

BULLETIN

APHCQ

Association des professeurs et des professeurs d'histoire
des collèges du Québec

Volume 15, numéro 1
Hiver-Printemps 2009

Dossier Les États-Unis

pages 3 à 9

Nous nous souvenons...

pages 10 à 17



Bulletin spécial 14^e congrès de l'APHCQ

pages S1 à S8

L'année 2009 est déjà bien entamée et les semaines ont surement passé à vive allure, pour vous comme pour nous.

Janvier 2009 aura été l'occasion d'une première d'importance: l'assermentation de Barack Obama comme président américain et nous avons voulu y faire écho avec notre dossier sur les États-Unis d'Amérique, un pays aux multiples visages et contradictions. Notre dossier comprend des articles sur un voyage étudiant aux États-Unis (R. Bourdeau et L. Laliberté), sur Abraham Lincoln et sa représentation dans le 7^e art (G. Turcotte) et aussi sur le Guerre de Sécession (F. Jean). Notre autre dossier se veut un rappel que 2009 est aussi une année d'anniversaires avec des articles sur Darwin (F. Barriault), sur le traité de Versailles (N. Fournier), sur le film «Le triomphe de la volonté» de Leni Riefenstahl (A. Dufour) et sur 1989 (J. Pincince). Nous sommes heureux de compter parmi ces auteurs de nouvelles signatures et le retour de certaines autres. Merci à chacun de ces auteurs qui ont consacré du temps pour prendre la plume pour nous partager leurs connaissances et leur intérêt pour un sujet.

Vous trouverez aussi dans ce numéro de votre bulletin un dossier spécial sur notre congrès annuel, congrès qui s'annonce fort prometteur. Avec un thème comme l'État, en pleine période de difficultés un peu partout sur la planète, le comité-organisateur a frappé dans le mille. Les facettes de cette thématique étant très diversifiées, les membres du comité-organisateur ont voulu nous faire voyager dans le temps et l'espace: de l'Égypte pharaonique à l'Empire ottoman, en passant par le Québec, la France et la Grande-Bretagne. Et ces ateliers nous promèneront de l'Antiquité à la période contemporaine en passant par le Moyen-Âge et les Temps modernes. De plus, en synergie avec l'accent mis au peu partout au collégial¹ cette année sur l'arrimage entre le secondaire et le collégial afin d'être prêts pour la cohorte 2010, les jeunes du Renouveau pédagogique, deux moments seront consacrés à mieux connaître et comprendre les pratiques actuelles au secondaire afin de les mettre en lien avec nos propres stratégies d'enseignement et d'apprentissage et ainsi favoriser le dialogue inter-ordres. Ce très beau programme, qui comprend évidemment des visites, un banquet, l'«indispensable» assemblée générale, est le résultat du travail d'une équipe engagée appuyée par son institution, le Collège Montmorency, et différents partenaires. Au nom des membres de l'APHCO, j'aimerais féliciter et remercier Viviane Gauthier, Hélène Saint-Denis, Yves Bégin et Paul Dauphinais. À l'avance, nous sommes convaincus du succès de ce colloque et nous espérons que vous serez nombreux à répondre à cette invitation. Rappelons que notre colloque annuel se veut

un moment et une occasion privilégiée de perfectionnement, mais aussi de partage de nos expériences et de nos bons coups. De plus, ces quelques journées nous amènent à mieux connaître la vie du réseau et de ses artisans.

LE COURS D'HISTOIRE DE LA CIVILISATION OCCIDENTALE À LA CROISÉE DES CHEMINS

Au fil des mois, en échangeant avec des collègues, on perçoit plusieurs enjeux sur le terrain pour l'enseignement de l'histoire. Celui de l'arrimage en est un bien évidemment. Mais lié à celui-ci, apparaît de plus en plus, il nous semble, un désir et un besoin d'aggiornamento du cours Histoire de la civilisation occidentale. C'est comme si, dans le contexte de l'arrimage et de la réflexion sur la compétence 022L, notre cours se trouvait un peu à la croisée des chemins pour certains. Depuis plusieurs années, existent des questionnements sur le cours: la périodisation (le début et la fin...), la compétence 022L, la place des documents de première main, l'espace réservé à l'historiographie, les activités d'apprentissage, l'utilisation du manuel, les liens avec le cours du secondaire, l'utilisation des TICS... et nous en passons. Plusieurs équipes de professeurs et professeures d'histoire sont actuellement en train de repenser leur cours, à la fois pour susciter davantage la motivation des étudiants et aussi se renouveler.

Un coup d'œil sur la production historique récente nous amène à évoquer, parmi bien d'autres, deux pistes intéressantes: tout le champ de l'histoire globale ainsi que celui de l'histoire environnementale et notamment celle du climat. Il est toujours aussi intéressant de constater combien la fameuse expression de Marc Bloch, sa dialectique présent-passé passé-présent, demeure pertinente, car c'est notamment la mondialisation et le courant environnementaliste qui suscitent cette production. Si tout cela vous intéresse, je vous invite à consulter, entre autres, les références suivantes:

- Laurent Testot, dir., *L'histoire globale, un autre regard sur le monde*, Paris, Sciences humaines, 2008.

Il y a 3424

photographies dans notre banque d'images



Visitez le www.capauxdiamants.org
pour accéder aux trésors photographiques de

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX DIAMANTS

1. On n'a qu'à penser aux travaux d'arrimage du MELS pour les Sciences humaines et l'histoire en particulier, les travaux du Carrefour de la réussite et de la Fédération des Cégeps, ainsi que les différentes journées et colloques pédagogiques dans chacun des cégeps ainsi que les travaux locaux d'arrimage avec libération et documents produits.



- www.histoireglobale.com où vous retrouverez une importante bibliographie
- L'ouvrage *The Corrupting Sea: A Study of Mediterranean History* by Peregrine Horden et Nicholas Purcell, Wiley-Blackwell, 2000.
- Les travaux de Brian Fagan sur le climat :
 - *The Great Warming: Climate Change and the Rise and Fall of Civilizations*, Bloomsbury Press, 2008.
 - *The Long Summer: How Climate Changed Civilization*, Basic Books, 2003.
 - *The Little Ice Age: How Climate Made History, 1300-1850*, Basic Books, 2000.
 - *Floods, Famines, and Emperors: El Niño and the Fate of Civilizations*, Basic Books, 1999.
- Un site internet québécois (Chaire de recherche du Canada en interactions société-environnement naturel dans l'Empire romain) qui montre comment le passé très lointain, l'Antiquité romaine, peut éclairer notre époque au point de vue de l'environnement en mettant de l'avant les résiliences des populations des périodes passées : www.chaire-rome.hst.ulaval.ca

Ces lectures et consultations sont intéressantes et font avancer notre réflexion tout en nous mettant en contact avec des aspects très actuels de l'historiographie.

NOTRE BULLETIN

En terminant, depuis environ huit ans, une équipe est à la barre du bulletin et nous avons pensé qu'il serait intéressant de faire un sondage sur la formule actuelle du bulletin. Une première étape a été franchie dans notre désir de connaître vos réactions et vos besoins, une deuxième étape suivra très bientôt. Grand merci à tous ceux qui ont déjà répondu à notre interpellation et à tous ceux qui le feront dans les prochains mois. Votre avis est toujours précieux. Nous vous reviendrons sur ce sujet.

Et au moment d'écrire les dernières lignes, je trouve essentiel de vous nommer l'équipe fidèle du bulletin (dont les noms apparaissent en page 2... mais les avez-vous lus récemment) : Marie-Jeanne Carrière, Jean-Pierre Desbiens, Andrée Dufour, Linda Frère, Julie Gravel-Richard, Mario Lussier, Bernard Olivier, Pascale Pruneau, Jean-Louis Vallée. Je les remercie pour leur fidélité à la cause de l'APHQ et pour leur précieuse collaboration. Mes remerciements s'adressent aussi à l'exécutif sortant de l'APHQ pour leur apport à la vie de l'association : Geneviève Desjardins, Gilles Laporte, Bernard Olivier, Emmanuelle Simony et Jean-Louis Vallée. Soulignons que plusieurs d'entre eux il s'agit d'un engagement de plusieurs années qui s'est poursuivi cette année.

Martine Dumais
Présidente
Cégep Limoilou



Concours Jeunes Démocrates Édition 2009

Plusieurs membres de l'APHQ ont préparé et accompagné des équipes de jeunes à cette activité organisée par la Direction des Services pédagogiques de l'Assemblée nationale du Québec. Le tournoi avait lieu les 18 et 19 avril à Québec.

Bravo à nos collègues qui ont investi temps et efforts :

- Tania Charest du Collège Bois-de-Boulogne
- Nicolas-Hugo Chebin et Michael Rutherford du Cégep Gérald-Godin
- Louise Leblanc du Cégep Granby-Haute-Yamaska
- Mario Lussier du Cégep Lévis-Lauzon
- David Milot et Véronique Lépine du Cégep de Lanaudière
- Patrick Poulin du Collège André-Grasset

Félicitations aux gagnants du collégial

- 1^{re} place** Cégep de Thetford
- 2^e place** Collège André-Grasset
- 3^e place** Cégep Granby-Haute-Yamaska

Le comité du bulletin tient à remercier Sylvie Lacroix et Ocelot communication pour le travail de graphisme de grande qualité et leur précieuse collaboration depuis 2001.

Ocelot
communication

www.ocelotcommunication.com
info@ocelotcommunication.com

La guerre de Sécession, ou Guerre civile américaine (1861-1865) est un événement des plus sombre, mais aussi des plus structurant de l'histoire américaine. C'est en grande partie dans ce conflit opposant défenseurs de l'Union (nordistes) et partisans de la Confédération (sudistes) que prirent racine les fondements des États-Unis modernes. En concrétisant la victoire de l'industrialisation sur la ruralité, en abolissant l'esclavage et en faisant la démonstration que les États-Unis d'Amérique sont plus qu'un simple amalgame d'États plus ou moins liés les uns aux autres, ce conflit marqua les débuts d'une ère de croissance spectaculaire qui placera, moins d'un siècle plus tard, les États-Unis au rang de superpuissance.

Les origines de ce conflit sont multiples et il faut se garder de n'y percevoir qu'une lutte visant l'abolition de l'esclavage, car si l'opposition du Nord à l'exploitation servile des Noirs au Sud n'est pas étrangère au déclenchement du conflit, il est aussi permis d'y voir, à l'instar de l'historien Charles Beard, «un affrontement entre les forces terriennes et conservatrices du Sud, et les éléments industriels et commerçants du Nord, les uns tournés vers le passé, les autres vers l'avenir»¹.

CONTEXTE

Les États-Unis au milieu du XIX^e siècle ne présentent pas l'aspect d'un monde uniforme. Le sentiment national n'y est encore qu'embryonnaire. Au mieux se réclame-t-on du Nord ou du Sud. On est avant tout citoyen de son État, avant d'être Américain. Sans oublier que la religion différencie les habitants du Sud de ceux du Nord, les premiers étant majoritairement anglicans et les seconds, puritains².

**[La Guerre de Sécession aussi]
un affrontement entre les forces
terriennes et conservatrices du Sud,
et les éléments industriels
et commerçants du Nord,
les uns tournés vers le passé,
les autres vers l'avenir.**

Mais il y a plus, le Sud, c'est le domaine des grandes plantations agricoles. L'industrie n'y occupe qu'une place secondaire. L'essentiel de l'activité est axé sur la production du coton, matière première destinée à l'exportation. Nécessitant une main-d'œuvre imposante, celle-ci s'appuie sur l'exploitation d'esclaves. Sur la population totale de 12 300 000 habitants que comptent à cette époque les 15 États du Sud, en 1860, on dénombre 4 000 000 esclaves et 250 000 Noirs libres³. Les Noirs sont

littéralement rangés au rang de cheptel. Leurs «propriétaires» plaident alors que sans esclaves, leur «royaume du coton» s'écroulerait, «que seuls les noirs peuvent travailler dans les plantations de coton que brûle le soleil, qu'émancipés, les esclaves ne sauraient pas subvenir leurs propres besoins, enfin, que la Bible justifie l'esclavage»⁴.

Au Nord, la situation est totalement différente. L'agriculture y étant beaucoup moins aisée et les liens avec l'Europe plus étroits, l'industrialisation a rapidement pris son essor. On y retrouve de florissantes industries œuvrant, entre autres, dans le textile et la métallurgie. La population, avec plus de 22 000 000 d'habitants, y est plus que le double de celle des États du Sud. «Quatre-vingt-cinq pour cent de la capacité industrielle se retrouve au Nord, comme les deux tiers des voies ferrées⁵». À elle seule, la Nouvelle-Angleterre⁶ fait mieux que tous les États du Sud réunis⁷. New York, avec son million d'habitants, est alors le cœur financier du pays. Les États du Nord ont par ailleurs aboli l'esclavage lors de la Révolution (1776), au nom de principes, mais aussi en raison de l'apport continu de travailleurs «bon marché» issus de l'immigration qui, somme toute, rend l'esclavage moins attrayant au Nord qu'au Sud⁸. On retrouve d'ailleurs au Nord de farouches ligues anti-esclavagistes qui réclament haut et fort l'émancipation des Noirs pour l'ensemble du pays.

LE DÉCLENCHEMENT: L'ÉLECTION DE 1860

Dans ce contexte d'un équilibre fragile, l'élection d'un nouveau président, en 1860, met le feu aux poudres. Jamais élection américaine n'avait montré une telle division. Avec seulement 40% des voix et sans avoir remporté un seul État du Sud, le républicain Abraham Lincoln fut porté au pouvoir. Il a alors la réputation d'être modéré sur la question de l'esclavage, mais son parti, fondé en 1856, s'appuie depuis ses débuts sur un programme politique nettement antiesclavagiste⁹. Le Sud considère donc cette élection comme une menace directe à son économie, voire à son existence. Avant même l'assermentation de Lincoln, onze États esclavagistes¹⁰ décident de quitter les États-Unis pour fonder les États confédérés d'Amérique (la Confédération). Avec à leur tête un président jouissant d'une solide réputation militaire, Jefferson Davis, les Confédérés abordent l'avenir avec optimisme, espérant sauvegarder leur mode de vie à l'intérieur d'un nouvel État où l'esclavage ne serait plus remis en cause.

Sans faire montre d'agressivité et espérant toujours une solution négociée à la crise, Lincoln fait preuve de fermeté vis-à-vis des États sécessionnistes. Dans son discours d'inauguration, il en appelle à l'unité nationale, affirmant qu'aucun État ne peut de lui-même se retirer des États-Unis¹¹. Mais, entre temps, la tension a monté d'un cran. Les Sudistes ont assiégé deux forts fédéraux dans le sud. Après quelques hésitations, Lincoln décide de les ravitailler, mais l'un d'eux, le Fort Sumter, est bombardé par les forces et doit se rendre avant l'arrivée des renforts. Le Nord mobilise aussitôt 75 000 volontaires (au total, l'Union mobilisera 2 778 304 hommes alors que la Confédération en mobilisera environ 750 000) et

1. Claude FOHLEN, GUERRE DE SÉCESSION, Encyclopædia Universalis, 2005.

2. André KASPI, La guerre de Sécession: Les États désunis, Paris, Gallimard, 1992, p. 26.

3. Ibid., p. 19.

4. Ibid.

5. Ibid.

6. La Nouvelle-Angleterre regroupe le Connecticut, le Maine, le Massachusetts, le New Hampshire, le Rhode Island et le Vermont.

7. KASPI, op. cit., p. 26.

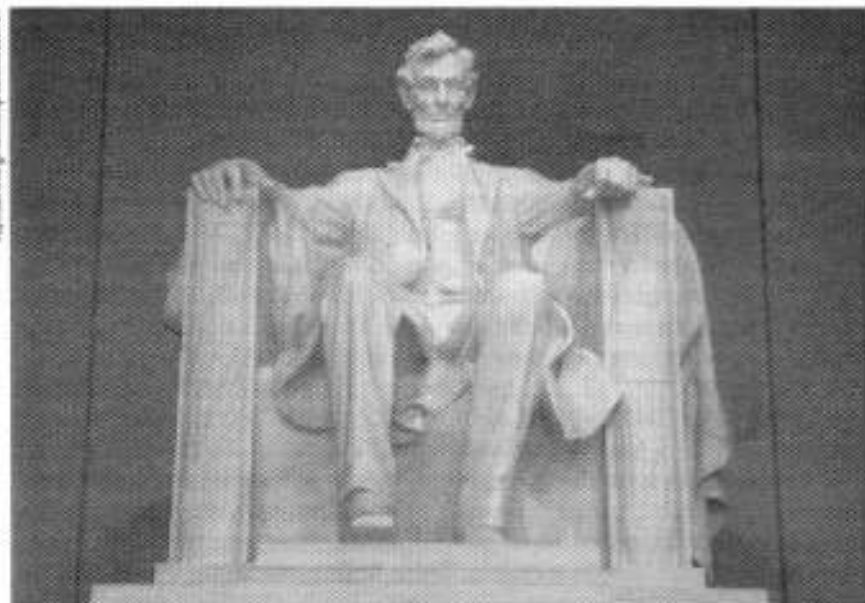
8. Jacques PORTES, États-Unis: Une histoire à deux visages, Bruxelles, Éditions Complexe, 2003, p. 44.

9. FOHLEN, op. cit.

10. Les États sécessionnistes sont, en premier lieu, la Caroline du Sud, le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane et le Texas, puis suivront la Virginie, le Tennessee, l'Arkansas et la Caroline du Nord.

11. FOHLEN, op. cit.





Le Lincoln Memorial, inauguré en 1922 à Washington DC.

met en place un blocus naval des côtes du sud. La guerre avait éclaté¹².

L'AFFRONTEMENT

La guerre civile allait embraser le Sud pendant quatre longues années. « Si on adopte une position déterministe, le Nord devait inévitablement gagner la guerre en raison de sa supériorité quantitative dans tous les domaines¹³. » Par contre, la Confédération a plusieurs raisons d'espérer l'emporter. D'abord, sa tradition militaire est de loin supérieure à celle du Nord, si bien que les officiers expérimentés abondent dans le Sud¹⁴. Les États confédérés sont de plus autosuffisants pour la nourriture et leur coton s'écoule aisément sur les marchés européens. Ne cherchant qu'à protéger leur territoire, les Sudistes tirent en outre profit de l'avantage du terrain. Sans compter que les Confédérés mènent un combat pour leur survie. La nécessité de la victoire leur confère un désir de vaincre qui semble parfois faire défaut aux Unionistes.

La stratégie sudiste est simple. Ses forces doivent résister à l'invasion jusqu'à ce que le Nord accepte l'existence de la Confédération. Sur le plan international, Davis espère également obtenir la reconnaissance diplomatique de l'Angleterre et de la France, ses principaux partenaires commerciaux. Malheureusement pour lui et malgré quelques velléités, ni l'un ni l'autre ne prendra position en faveur de la Confédération, l'Angleterre se contentant de lui vendre des armes et la France profitant des troubles aux États-Unis pour tenter une incursion au Mexique.

Du côté du Nord, la stratégie adoptée porte le nom d'un serpent, l'anaconda. Elle vise à encercler l'ennemi pour lui couper son approvisionnement et faire suffoquer son économie. Son application repose sur l'offensive. Mais, faute d'hommes entraînés, de navires et d'un solide commandement, l'anaconda n'aura qu'un succès mitigé avant 1864, soit après la nomination de Ulysses S. Grant à titre de général en chef des armées de l'Union¹⁵. Le Nord comprend rapidement qu'il ne pourra être victorieux qu'au prix d'un formidable effort, tant au niveau de la production industrielle qu'au niveau des pertes de vie. Pour l'Union, la victoire s'obtiendra à l'usure.

Les premières années n'arrivèrent pas à déterminer de vainqueur. Malgré d'importantes batailles, la campagne ne donna aucun résultat décisif. Ce n'est qu'à partir de 1863, après la bataille de Gettysburg (Pennsylvanie), que le vent tourne définitivement en faveur des forces unionistes. Les Confédérés n'ont par la suite d'autre choix que de capituler. Le Général Grant reçoit, des mains de son homologue sudiste, le Général Lee, la reddition des troupes confédérées à Appomattox (Virginie), le 9 avril 1865.

Pour le président Lincoln, les réjouissances furent de courte durée. Moins d'une semaine après la reddition, le 14 avril 1865, alors qu'il assiste à la présentation d'une pièce de théâtre à Washington, il est assassiné. Son meurtrier, John Wilkes Booth, est un acteur renommé qui éprouve de fortes sympathies pour les Confédérés. Avec des complices, il avait prévu assassiner le président, le vice-président et le secrétaire

d'État, mais ses compagnons ne furent pas à la hauteur de la tâche. Booth sera tué dans une ferme de Virginie au cours de l'assaut des forces de l'ordre pour son arrestation. Ses complices furent jugés et pendus. « La motivation des comploteurs était simple : venger le Sud »¹⁶.

Sur le plan de la logistique et de l'armement, la guerre de Sécession a été le théâtre de bon nombre de nouveautés. Elle fut entre autres la première où l'on eut recours massivement aux transports ferroviaires et où le télégraphe servit de moyen de communication privilégié entre les troupes et le commandement. L'adoption du fusil à canon rayé en augmenta la puissance et la précision des tirs, rendant inopérantes les charges de cavalerie. « Le chargement des canons par la culasse, l'emploi d'armes à répétition, l'utilisation des mortiers rendit indispensables de nouvelles formes de défense, tranchées, remblais de sacs de terre. » Sur mer, la tactique fut radicalement modifiée en raison de la mise en service des bâtiments à vapeur et des premiers navires cuirassés¹⁷. Du point de vue « journalistique », la guerre de Sécession peut être considérée comme la première guerre médiatisée. En effet, les récents progrès réalisés dans le domaine de la photographie permirent aux photographes de l'époque de rendre compte de la réalité de la guerre d'une manière jusque là inédite.

LES CONSÉQUENCES

Les conséquences de la guerre sont nombreuses et profondes. Il suffit de rappeler que ce conflit fratricide a causé la mort de 618 222 soldats, soit 258 000 pour le Sud et 360 000 pour le Nord, pour s'en convaincre. Ces chiffres démesurés sont en partie le résultat de tactiques militaires employées par les deux belligérants, tactiques inspirées des guerres napoléoniennes et qui accordent la primauté à l'offensive. Mais si les tactiques sont inspirées de celles de Napoléon, les armes et les moyens ne sont plus les mêmes, avec comme résultat « qu'on estime à 8 % des hommes blancs âgés de

12. Ibid.

13. Albert DESBIENS, *Les États-Unis d'Amérique : Synthèse historique, Tome I, Slavery, Sécession*, 2004, p. 122.

14. KASPI, op. cit., p. 58.

15. Ibid., p. 66-67.

16. Ibid., p. 3-10.

17. FOHLEN, op. cit.

treize à quarante-trois ans les pertes de l'ensemble de la Nation, mais à 6% dans le nord, à 18% dans le sud¹⁸. Dans le sud, là où l'essentiel des combats a eu lieu, l'humiliation de la défaite et la dévastation d'une partie importante du territoire s'ajoutent à la tragédie.

Pour le Nord, la guerre fut malgré tout un formidable agent de développement économique et permit à plusieurs de s'enrichir. Toutes les questions litigieuses, à commencer par la question de l'indivisibilité de l'union, furent réglées à son avantage. Sans compter que « les républicains, en discréditant les démocrates sudistes, réussirent à dominer la scène nationale pendant que se créait au sud un *Solid South*¹⁹ » centré sur lui-même et peut-être annonciateur de ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Bible Belt.

Quoi qu'il en soit, la conséquence la plus marquante de la Guerre de Sécession fut sans contredit de mettre fin à l'esclavage sur l'ensemble du territoire. En décrétant l'émancipation sur le territoire américain, le 22 septembre 1862, et en permettant aux Noirs de servir dans les rangs des armées nordistes, « Lincoln a pris une décision qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé prendre »²⁰. Il a ainsi permis la mise en place du XIII^e amendement (1863), qui interdit l'esclavage sur le territoire des États-Unis et pavé la voie aux XIV^e et XV^e amendements à la Constitution américaine²¹. En dépit de ces avancées pour le droit des Noirs, « la guerre de Sécession souleva plus de problèmes qu'elle n'en résolut ». Rien ne fut prévu pour assurer l'intégration des anciens esclaves dans la société américaine. D'ailleurs, en dehors d'une minorité, « rares étaient

alors ceux qui considéraient les Noirs comme égaux aux Blancs, et étaient disposés à leur accorder les droits politiques »²². Il fallut attendre les années 1960 pour que le mouvement des droits civiques mette un terme à la ségrégation raciale qui sévissait toujours dans certains États du sud.

François Jean

18. KASPI, op. cit., p. 117.

19. DESBIENS, op. cit., p. 147.

20. KASPI, op. cit., p. 79.

21. Le XIV^e amendement garantit la citoyenneté à toute personne née aux États-Unis, alors que le XV^e amendement statue que le droit de vote ne peut être restreint ou refusé en raison de la race ou d'une condition antérieure de servitude.

22. FOHLEN, op. cit.

Lincoln à Hollywood

Le mythe de la naissance d'une nation

Étonnamment, dans le cinéma américain, ce n'est pas la Révolution de 1776 qui marque le début de la nation américaine mais bien plutôt la guerre de Sécession. Nous en voulons, entre autres preuves, la faible quantité de films traitant de la Révolution par rapport à l'immense production sur la guerre de Sécession. Trois éléments peuvent expliquer cette tendance cinématographique.

En premier lieu, il faut constater que les Américains, du moins dans leur cinéma, n'aiment pas du tout la notion de révolution. On le voit très bien pour les révolutions française et russe. Dans les deux cas, on tient directement responsable certains membres hauts placés dans l'aristocratie qui, par leurs gestes tyranniques, gardent le peuple dans un état de misère. Il est donc légitime pour les pauvres de se révolter, mais pas de faire la révolution. Il faut se débarrasser des tyrans, mais pas du système. Car certains aristocrates sont bons et partagent l'avis du peuple. Et, très vite, l'ordre nouveau tombe dans l'anarchie et la tyrannie. C'est le schéma que suivent des films comme *Orphans of the Storm* de D. W. Griffith (1921)¹, *A Tale of Two Cities* de Jack Conway (1935), *Doctor Zhivago* de David Lean (1965). Le dernier en date, celui qui aura probablement été le plus visionné par nos élèves, *Marie Antoinette* de Sofia Coppola (2006), stipule que ce sont les subsides versés pour aider les Américains et le

manque de pain qui sont la cause de l'agitation populaire. Pas de quoi faire la révolution.

Les gens ont donc le droit à la révolte si le gouvernement est tyrannique, mais pas à la révolution. C'est ce que l'on voit dans les deux derniers films importants sur la Révolution américaine, *Revolution*² de Hugh Hudson (1985) et *The Patriot* de Roland Emmerich (1999), dont les scénarios comportent plusieurs similitudes. Dans les deux cas, le héros (Al Pacino pour *Revolution* et Mel Gibson pour *The Patriot*) ne veut pas s'engager dans la révolution. Il s'y engage seulement, et par obligation, lorsque son fils est capturé par les Anglais. C'est donc un destin personnel (peu compatible avec la notion de révolution) qui pousse le héros à se révolter contre une atteinte à ses droits et libertés. L'esprit de Locke est donc respecté. Peut-on aussi parler d'anglophilie ?



Image du film *The Patriot* de Roland Emmerich (1999)

L'Angleterre demeure toujours la mère patrie et les bonnes relations avec elles sont souvent privilégiées. L'exception à la règle est le film *Drums Along the Mohawk* de John Ford (1939). Fils d'immigrants irlandais, John Ford, fier de ses origines et anglophobe avoué (du moins jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale), ne se gêne pas

1. Incidemment, dans ce film, Robespierre et son régime sont associés à l'anarchie et au bolchévisme alors que Danton y est décrit comme étant le « french Lincoln ».

2. À ma connaissance, ce film n'est pas disponible en DVD, ni même en VHS.



pour dépendre l'agent anglais (John Carradine) comme un homme fourbe et perfide à la tête d'une horde de Sénécas cruels pratiquant la technique de la terre brûlée et attaquant les insurgés. Pour les colons, la question de l'indépendance va de soi (une vague question de taxation), toute la communauté y adhère, y compris le pasteur du haut de sa chaire. La victoire finale marque le début de l'Amérique du melting pot. En effet, la scène finale cadre le drapeau américain puis une succession de plans nous montrant une Noire, un couple de Blancs, un Amérindien puis nos héros (Henry Fonda et Claudette Colbert) disant qu'il reste encore beaucoup de travail à faire.

En deuxième lieu, pour que l'union de la nation soit vraiment consommée, pour que l'idéal constitutionnel d'égalité et de liberté soit accompli, il faut abolir «l'institution particulière» du Sud. C'est là qu'entre en jeu la guerre de Sécession qui, pour des considérations stratégiques et idéologiques, entraîna l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. La pléthore de films sur le sujet empêche de faire une analyse juste et complète du corpus. On peut cependant penser, qu'en règle générale, trois

schémas s'imposent : les héros sont nordistes et luttent uniquement pour sauvegarder l'Union³; les héros sont sudistes mais ne possèdent pas d'esclaves⁴; les héros sont sudistes et ont des esclaves mais ils sont de bons maîtres et leurs esclaves les adorent⁵. On évite ainsi toute polémique⁶. Mais, encore une fois, un film fait bande à part : *Glory* d'Edward Zwick (1990) qui relate les péripéties du 54^e régiment noir du Massachusetts, de sa formation jusqu'à l'assaut de Fort Wagner. Le scénario est assez classique : le régiment fait face à plusieurs obstacles avant d'être opérationnel et d'aller au front, le racisme est le fait d'imbéciles, les soldats blancs raillent le régiment «de couleur» mais le respect à la suite de son baptême du feu et, finalement, les soldats noirs meurent bravement au combat, prouvant aux Blancs qu'ils sont aussi bons qu'eux et donc leurs égaux. Mais si le film suit assez étroitement l'histoire, il passe sous silence certains événements litigieux, entre autres, les émeutes raciales à New York durant lesquelles de nombreux Noirs furent pendus.⁷ Il n'en demeure pas moins qu'au XXI^e siècle, dans l'imaginaire collectif, le but de la

guerre de Sécession est de mettre fin à l'esclavage.

En troisième lieu, la naissance de la nation doit être sanctifiée par un martyr; les mythes de fondation de l'Antiquité regorgent d'exemples semblables (Remus pour Rome, Jésus pour la chrétienté). Faisons le point sur le personnage historique. On peut qualifier Lincoln d'abolitionniste «mou». En effet, il est contre l'esclavage car c'est une tare à l'esprit de la Constitution qui veut les hommes libres et égaux. Cependant, sa position est de circonscrire l'institution particulière aux États déjà esclavagistes, empêcher son extension dans les territoires et les nouveaux États, afin que ce système meure lentement mais sûrement. Il ne veut pas non plus que les Noirs libérés deviennent des concitoyens vivant sur un pied d'égalité avec les Blancs; jusqu'à la fin de la guerre, il préconise l'émigration des affranchis vers le Libéria ou Haïti. Lorsqu'il provoque la guerre (en envoyant les renforts à Fort Sumter), il le fait pour préserver l'Union. Et quand, finalement, il signe la déclaration d'émancipation, il le fait pour des raisons de stratégie militaire et électorale; le but humanitaire peut paraître accessoire. Le «grand émancipateur» est avant tout un «grand unioniste».

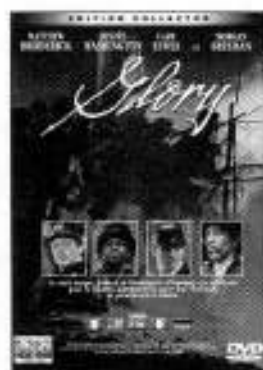
Trois films importants sur Lincoln sont actuellement disponibles en DVD : *The Birth of a Nation* (1915) et *Abraham Lincoln* (1930)⁸ de D. W. Griffith ainsi que *Young Mr. Lincoln* de John Ford (1939). Le premier film cité n'a pas

pour objet central la vie de Lincoln mais plutôt la guerre de Sécession et la Reconstruction. Cependant, vu l'importance historique de ce film dans le cinéma américain,



Affiche du film *The Birth of a Nation* de D.W. Griffith (1915)

le personnage de Lincoln, tel qu'il y est présenté, devient le modèle à suivre pour les autres productions cinématographiques. Dans sa première partie, le film raconte les malheurs de deux familles, l'une du Sud et l'autre du Nord, durant la guerre alors que la seconde relate la Reconstruction en Caroline du Sud ainsi que la création du Ku Klux Klan pour protéger les pauvres Blancs des exactions des Noirs alors au pouvoir. La thèse du film est que la venue des Noirs a planté «the first seed of disunion» mais que la cause de la guerre est avant tout politique (la souveraineté des États) et non pas raciale. De fait, la première apparition de Lincoln se fait à propos de l'appel des premiers 75 000 volontaires «to enforce the rule of the coming nation over the individual states». Ensuite, on voit Lincoln, «the great heart», gracier des Sudistes. La Reconstruction commence avec entrain sous Lincoln car il traite le Sud comme s'il



Pochette du DVD du film *Glory* de Edward Zwick (1990)

3. Par exemples, *The Red Badge of Courage* de John Huston (1951) et *The Horse Soldiers* de John Ford (1959).
4. Pensons à *Shenandoah* de Andrew McLauglen (1965).
5. *Undefeated* de Andrew McLauglen (1969) est probant : avant de quitter l'ancien maître donne la montre de son père au doyen de ses anciens esclaves.
6. Prenons le classique *Gone With the Wind* de Victor Fleming (1939). L'émancipation

des esclaves domestiques de Scarlett O'Hara n'est pas mentionnée et leurs relations ne changent pas malgré la fin de l'esclavage.

7. Robert A. ROSENSTONE, *Visions of the past. The challenge of film to our idea of history*, Cambridge, Harvard University Press, 1995, p. 74
8. Ce film est aussi disponible en ligne (http://www.archive.org/details/abraham_lincoln). Les trois dernières minutes du film sont éloquentes.

n'avait jamais quitté l'Union, au grand dam des Radicaux qui critiquent la politique de clémence de Lincoln. S'en suit le moment tragique de son assassinat au Théâtre Ford, scène qui servira de modèle aux autres productions. À la suite de la mort de Lincoln, les Sudistes s'écrient : « Our best friend is gone. What is to become of us now. » De fait, les Radicaux prennent le pouvoir et c'est le début de l'enfer pour les

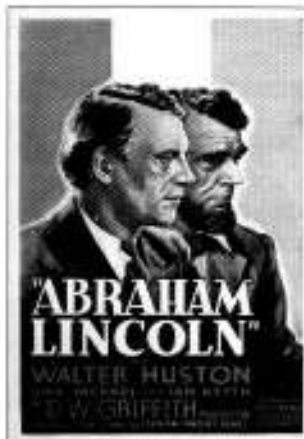
Blancs du Sud. Lincoln est donc vu comme un père de famille, bon et miséricordieux, qui veut réintégrer le fils délinquant. Il n'est pas vindicatif ni triomphaliste mais plutôt un père qui pardonne, à l'image d'un autre bien connu... L'autre film de Griffith, comme son titre l'indique, porte uniquement sur notre héros. Le film est constitué d'une suite de vignettes couvrant sa vie dans le Midwest (30 minutes), sa présidence (45 minutes) puis

son assassinat (10 minutes). Dans la première partie, le réalisateur s'ingénue à décrire ses origines modestes (la cabane de bois rond) et sa pseudo idylle avec Ann Rutledge (qui expliquerait son « hypocondrie » - son caractère dépressif) puis se termine par son discours lors des élections sénatoriales de 1858 dans lequel il exprime ses positions sur l'Union et l'esclavage. C'est donc l'histoire de son ascension sociale. Les vignettes sur la présidence décrivent un Lincoln décidé et inflexible (sa décision de ravitailler Fort Sumter contre l'avis unanime de son cabinet) mais qui sait aussi pardonner (un déserteur gracié). C'est donc l'histoire de sa grandeur. La dernière partie montre en détails l'assassinat de Lincoln au Théâtre Ford. La dernière séquence nous montre la cabane du début puis un travelling avant sur le Mémorial de Lincoln qui se termine par un gros plan de la statue derrière laquelle irradie une intense lumière avec, en fond sonore, le « Glory, glory hallelujah » américain. C'est donc l'histoire de sa déification.

En bon sudiste, Griffith ne montre qu'un seul Noir durant tout le film et la vignette sur la déclaration d'émancipation dure moins d'une minute. Par contre, un leitmotiv revient, « the Union must be preserved », décliné une demi-douzaine de fois. Le message semble donc clair. Un homme d'origine

modeste qui s'élève jusqu'à donner sa vie pour sauver son peuple, le tout se terminant en apothéose. Encore un scénario connu...

Le dernier film, avec Henry Fonda⁹ dans le rôle titre, porte, comme son nom le suggère, sur la jeunesse du futur Président. En fait, deux épisodes sont évoqués : son séjour à New Salem (1832) et ses débuts à Springfield (1837). La première partie



Une des affiches réalisées pour le film *Abraham Lincoln* de D.W. Griffith (1930)

narre principalement son amour tragique avec Ann Rutledge et sa découverte du droit, alors que la deuxième montre son installation comme avocat, sa rencontre avec Mary Todd et se termine par un procès¹⁰. John Ford tient bien peu compte de la réalité dans son film. Il semble vouloir humaniser un héros déifié, ce que lui permet la période abordée. Même si on voit un Lincoln conciliateur, réfléchi, ferme et décidé, que son

talent d'orateur est mis en exergue, il est également dépeint comme étant légèrement excentrique, blagueur et un peu roublard. On fait aussi état de ses origines modestes. Le procès final, dont l'argutie légale est le seul élément véridique, dévoile un Lincoln qui, pour défendre la justice, cherche la vérité, la trouve puis la défend. Mais cette vision « humaine » de Lincoln laisse des signes de sa destinée divine. Lorsque Lincoln arrive à Springfield, on le voit « monté sur une mule, à la manière du Christ entrant dans Jérusalem »¹¹. La scène finale, Lincoln montant la colline vers son destin, avec, comme fond sonore le « Glory », verse dans l'hagiographie.

Je ne saurais clore ce portrait cinématographique de Lincoln sans mentionner le film *The Prisoner of Shark Island* de John Ford (1936) qui débute avec l'assassinat de Lincoln. En fait, on voit, dans la première

scène, Lincoln qui, du haut de son balcon, réplique, à la foule qui l'acclame, d'entonner « Dixie », geste conciliateur et non triomphaliste, s'il en est un. La scène suivante est celle du meurtre au théâtre Ford qui, historiquement, n'apporte rien de neuf (quoique cinématographiquement, à mon avis, elle soit meilleure que celles de Griffith). Mais le plus intéressant pour l'historien est la scène qui s'en suit où l'on voit le procès des complices de John Wilkes Booth. On les montre enchaînés et la tête recouverte d'une cagoule ; on leur interdit tout droit à la parole ; tous sont condamnés sans défense. Comme quoi les tribunaux spéciaux américains ne datent pas d'hier.

L'étude de ce corpus incomplet¹² ne peut qu'apporter des conclusions partielles. La nation américaine se forme lors de la guerre de Sécession et cette naissance est sanctifiée par la mort de Lincoln. L'abolition de l'esclavage rend uniforme l'application de la Constitution américaine et donc aplanit une différence entre le Nord et le Sud. Lincoln est un père fondateur car il a maintenu l'Union intacte et a permis au Sud de réintégrer la nation. Que cela passe par l'émancipation des Noirs ne semble guère important. Il faut comprendre que les éléments du corpus sont antérieurs aux années 1960 ; à l'image de la Ségrégation, dans le cinéma américain, on ne parle que de l'Amérique « blanche » et que, même au début des années 1930, les rôles importants de Noirs sont majoritairement joués par des Blancs maquillés. Il faudra attendre les années 1960, le mouvement des droits civils et Sidney Poitier pour voir des acteurs noirs jouer des rôles autres que ceux des domestiques et des paysans pauvres et ignorants (mais qui chantent et dansent d'une façon si pittoresque !). La question des Noirs sera dès lors davantage abordée dans les films en général et dans ceux traitant de la guerre de Sécession en particulier¹³.

Géraud Turcotte
Cégep de l'Outaouais

9. Celui-ci raconte dans une interview à la BBC en 1975 qu'il a d'abord refusé le rôle : « I can't play Lincoln. It's like playing God. »

10. On connaît l'extrait particulier des Américains pour les films de procès et la redoutable efficacité de Fonda dans ce genre de film (cf. *Twelve Angry Men* de Sidney Lumet en 1957).

11. Jean-Loup BOURGET, *L'histoire du cinéma*. Le passé retrouvé, Paris, Gallimard, 1992, p. 39.

12. D'autres films existent sur Lincoln. Je pense, entre autres, à *Abe Lincoln in Illinois* de John Cromwell (1940). Malheureusement, à ma connaissance, ce film n'est pas disponible en DVD.

13. Pensons aux films de McLaughlin déjà cités. Et pourquoi pas *The Alamo* de John Wayne (1960) dans lequel Jim Bowie affranchit son esclave ! Cet épisode est cependant spécifiquement contredit dans *The Alamo* de Johnny L. Hancock (2003). Autre temps, autre histoire.



Le groupe 2009 à la mission espagnole de Carmel

San Francisco 2009

Des étudiants de Garneau ont séjourné à San Francisco, et ce, pour une semaine (7 au 14 mars 2009). Il s'agit d'une activité rattachée au cours d'Histoire des États-Unis. Les principaux thèmes abordés étaient le développement des missions espagnoles, la conquête territoriale américaine, l'histoire du développement économique ainsi que le phénomène de l'immigration, particulièrement le cas de la communauté chinoise.

À ces thèmes obligatoires s'ajoutaient les visites de la prison d'Alcatraz, du *Museum of modern arts*, du parc du *Golden Gate*, d'*Union square* et du quartier des affaires, du *Fisherman's wharf*, du Musée des beaux-arts (*Legion of honour*) ainsi que les campus des universités *Stanford* et *Berkeley*. Deux expéditions à l'extérieur de San Francisco étaient également au menu : dans un premier temps ils visitaient les villes de *Monterey* et *Carmel* alors que dans une deuxième sortie ils ont découvert les charmes de la vallée de Napa, plus spécifiquement le vignoble *Robert Mondavi*. Pour satisfaire les amateurs de sport, ils assistaient également à un match de la NBA opposant les *Golden State Warriors* aux *New Jersey Nets*.

Rémi Bourdeau et Luc Laliberté
Collège François-Xavier-Garneau

Assermentation de Barack Obama Des étudiants du Collège François-Xavier-Garneau y ont assisté

Quarante-huit étudiants du Baccalauréat international et du programme de Sciences humaines ont séjourné à Washington du 19 au 21 janvier 2009. Passionnés d'histoire, ils ont ainsi assisté à l'assermentation de Barack Obama, le 44^e Président des États-Unis.

Au retour, le groupe s'est arrêté à New York pour une visite de quelques heures. Quatre enseignants ont accompagné les étudiants pour l'occasion, soit Rémi Bourdeau, Jean-Pierre Desbiens, Luc Laliberté et Denis Leclerc. Luc Laliberté a su transmettre sa passion pour l'histoire de nos voisins du sud à ses étudiants. En fait, le groupe a suivi la fin des primaires et participé à une soirée électorale le 4 novembre dernier au Collège. De là est venue l'idée d'assister à l'assermentation du 20 janvier. Soulignons que la participation de ce groupe à ce moment historique a suscité un vif intérêt de la part des médias en provenance de diverses régions de la province! Des entrevues ont notamment été données sur les ondes de Radio-Canada, de LCN, de Radio-Énergie de même qu'au journal *Le Soleil*.

Rémi Bourdeau et Luc Laliberté
Collège François-Xavier-Garneau



Denis Leclerc

Denis Leclerc

Congrès écoresponsable de l'APHCQ 2009

Collège Montmorency, Laval

L'État, moteur du développement des civilisations



vgauthier@cmontmorency.qc.ca

AP/CQ

Beurteilung des Auftrags: Ist der Auftrag zu beenden?
 Was ist die Ursache des Problems?

Conférence d'ouverture par M. Bernard Landry
« Les leçons du dernier demi-siècle pour améliorer l'avenir »

Bonjour à tous et à toutes, j'aimerais d'abord souhaiter la plus cordiale des bienvenues à toutes les personnes qui participent à ce 14^e congrès de l'Association des professeurs et professeurs d'histoire des collèges du Québec.

La localisation même du collège, à l'angle des boulevards du Souvenir et de l'Avenir, invite à l'histoire... Le Collège Montmorency est particulièrement heureux d'accueillir les confrères et les consœurs de notre équipe d'enseignants et d'enseignantes d'histoire qui a su démontrer, avec brio et à maintes reprises, son engagement pour le Collège et pour le réseau.

La perspective historique occupe une place importante au cœur même du Collège. En effet, le projet éducatif de notre institution comporte, entre autres finalités, *le développement de la capacité de reconnaître et d'apprécier, dans toute leur diversité, les héritages matériels, artistiques, culturels et spirituels de l'humanité.* La discipline que vous enseignez, par la puissance de ses caractéristiques intégratives, permet de poursuivre cette finalité, mais la perspective historique, elle, transcende les disciplines et invite tous les intervenants à en faire un axe prioritaire.

Le projet éducatif du Collège fait aussi référence au développement d'une citoyenneté responsable, à notre responsabilité sociale comme institution publique, à la tolérance entre les nations et les peuples et à la sensibilisation au développement durable. Ce sont là des sujets qui sont loin d'être étrangers à votre thématique: *L'État, moteur du développement des civilisations.* Je suis persuadée que vos réflexions autour de ce thème vous aideront à toujours mieux guider les personnes qui profiteront de vos enseignements vers la tolérance et l'ouverture dont nous avons tous besoin pour entrevoir l'avenir avec confiance.

Bon congrès!

Denyse Blanchet
Directrice générale

Mot de la directrice générale du Collège Montmorency



Depuis sa fondation en 1995, l'APHCQ a relevé le défi de faire un congrès à chaque année; ce n'est peut-être pas un exploit mais pour une petite association comme la nôtre cela témoigne d'un dynamisme certain. Le XIV^e congrès de l'Association des professeurs et professeurs d'histoire des collèges du Québec aura lieu du 27 au 29 mai 2009 au Collège Montmorency à Laval et son thème sera *L'État, moteur du développement des civilisations.*

À l'heure des P.P.P. et du désengagement de l'État, le comité organisateur a choisi ce thème à contre-courant afin d'apporter l'éclairage de l'histoire sur le rôle essentiel de cet agent de changement

ou de stagnation. Les nombreuses conférences et tables rondes permettront aux congressistes de mettre à jour leurs connaissances historiques sur ce thème, mais aussi de réfléchir aux applications de la méthode historique, de se préparer à l'arrivée imminente des élèves de la réforme ou encore de s'outiller pour mettre sur pied un voyage d'études à l'étranger.



Mot du comité organisateur

Les professeurs d'histoire du Collège Montmorency sont fiers de vous recevoir à Laval, et vous invitent à vous y rendre en métro à la station Montmorency, station qu'on promettait depuis plus de 30 ans! Notre pré-congrès vous fera découvrir le Laval des 14 villages, celui d'avant 1965, de l'île Jésus d'avant « Une île, une ville ». Nos activités d'accueil vous feront oublier les corrections: exploration de la rivière des Mille-Îles en rabaska, visite de la plus grande serre à orchidées au Canada et dégustation de vin de glace au Château Taillefer Lafon.

Nos remerciements sincères à la Direction générale, à la Direction des études et au personnel du Collège Montmorency qui nous ont appuyés dans la mise en œuvre de ce congrès. Merci également à Tourisme Laval qui nous a permis de découvrir et redécouvrir les richesses du patrimoine lavallois. Nos remerciements à la Société des professeurs d'histoire du Québec pour sa précieuse collaboration. En terminant, remercions aussi les éditions du Renouveau pédagogique et Chenelière Éducation ainsi que les autres maisons d'édition, musées et agences de voyage qui nous appuient financièrement.

Bienvenue au Collège Montmorency!

Le comité organisateur du XIV^e congrès de l'APHCQ:
Yves Bégin, Paul Dauphinais, Viviane Gauthier et Hélène St-Denis

Mercredi 27 mai

Activité d'accueil :

Exploration, parfum d'orchidée et vie de château

13h00 Accueil et inscription

13h30 Départ en bus du Collège Montmorency

14h00 Découvertes de la rivière des Mille-Îles en rabaska

16h30 Visite des serres *Le paradis des orchidées*

17h00 Dégustation de vin de glace au château Taillefer Lafon



18h00 Départ du château et retour en bus au Collège Montmorency.

Jeudi 28 mai

8h30 à 9h30 Accueil, inscriptions, café et brioches
Place des sciences humaines

9h30 à 10h45 Mot de bienvenue
Denise Blanchet, directrice générale du Collège Montmorency

Conférence d'ouverture

« Les leçons du dernier demi-siècle pour améliorer l'avenir »
par Bernard Landry
Salle des périodiques de la bibliothèque

10h45 à 11h15 Pause-Santé au salon des exposants
Place des sciences humaines

11h15 à 12h30 Bloc d'ateliers 1

- 1A « L'Empire ottoman et l'État moderne »
Stephan Winter, Université du Québec à Montréal
- 1B « Deux conceptions de l'État, deux manières de concevoir le politique: la France et la Grande-Bretagne »
André-J. Bélanger, Université de Montréal

Programme des activités

Collège Montmorency, Laval
du 27 au 29 mai 2009

12h30 à 14h45 Dîner et assemblée générale

15h00 à 16h15 Bloc d'ateliers 2

- 2A « Aux origines de l'État-Providence: Femmes et démocratie en Occident »
Yolande Cohen, Université du Québec à Montréal
- 2B « Les entrées royales du Moyen Âge au XVII^e siècle. Évolution et efficacité de la cérémonie »
Lyse Roy, Université du Québec à Montréal

16h15 Rencontre avec les exposants et vin d'honneur offert par Chenelière Éducation
Place des sciences humaines

18h00 Départ en bus pour le banquet

18h30 Banquet

Vendredi 29 mai

9h00 à 9h30 Accueil et café
Place des sciences humaines

9h30 à 10h45 Bloc d'ateliers 3

- 3A « L'art au service de l'État »
Fanny Comeau, Cégep de Saint-Jérôme
- 3B « La méthode historique au cégep et au secondaire »
Chantal Paquette, Cégep André-Laurendeau
Madeleine Vallières, École secondaire
Sieur-de-Coulanges

10h45 à 11h15 Pause
Place des sciences humaines

11h15 à 12h30 Bloc d'ateliers 4

- 4A « Les voyages d'études en histoire »
Atelier de travail avec des organisateurs mardus!
- 4B « Le pharaon fait toute la différence! »
Michel Guay, Université du Québec à Montréal

12h30 à 13h30 Dîner et lancement, ERPI nous offre le dessert

13h30 à 14h45 Table ronde

« Les pratiques historiennes utilisées au secondaire. Comment les arrimer au collégial? »
Animée par Jean-Sébastien Lavallée, Cégep du Vieux-Montréal.
Avec la participation de panélistes membres de la Société des professeurs d'histoire du Québec

Jeudi 28 mai 2009

Conférence d'ouverture

*« Les leçons du dernier demi-siècle
pour améliorer l'avenir »*

par Bernard Landry

Le Québec d'aujourd'hui ne serait pas le même sans la contribution d'hommes et de femmes exceptionnels qui ont consacré leur vie à son développement et à son affirmation politique, économique, sociale et culturelle.



Bernard Landry est un de ceux-là. Que ce soit comme haut fonctionnaire ou comme homme politique, M. Landry a joué un rôle de premier plan dans la construction de l'État québécois et dans son utilisation pour faire du Québec une société moderne, démocratique et progressiste. On peut considérer Bernard Landry, à juste titre, comme l'un des principaux artisans du Québec actuel.

Aujourd'hui professeur à l'Université du Québec à Montréal, M. Landry nous présentera un bilan du rôle de l'État québécois et des leçons à en tirer pour l'avenir.

Atelier I

1A « L'Empire ottoman et l'État moderne »

Stephan Winter

Université du Québec
à Montréal



Despotisme, déclin, question d'Orient et génocide : il y a peu d'états dans l'histoire qui sont si systématiquement évoqués par des clichés, mis à part l'Empire ottoman. Souvent ignoré dans la recherche historique et dénigré par les différents nationalismes arabes, balkaniques et même turcs modernes, cet État qui s'étendit sur trois continents connu néanmoins d'importantes disparités régionales et de remarquables mutations sociales et politiques à travers les six siècles de son existence. Le but de cette conférence sera de rendre compte de cette hétérogénéité historique par l'évolution des institutions centrales de l'État ottoman. En commençant avec la phase héroïque de l'expansion des tribus turkmènes en Anatolie, nous suivrons la consolidation de l'Empire après la conquête de

Description des activités

Constantinople, sa bureaucratisation et ses conflits idéologiques au début de l'ère moderne et sa lutte contre l'impérialisme européen, pour finir avec un regard sur les grands projets de réformes *tanzimat* du XIX^e siècle. En privilégiant non les regards rétrospectifs sur le « joug » turc mais bien les sources et les questionnements issus de la recherche historique actuelle, nous essayerons de montrer comment l'étude de l'État ottoman et ses institutions reste fondamentale à la compréhension de l'histoire du Proche-Orient moderne.

1B « Deux conceptions de l'État, deux manières de concevoir le politique : la France et la Grande-Bretagne »

André-J. Bélanger

Université de Montréal



La France et la Grande-Bretagne offrent deux conceptions bien différentes de l'autorité souveraine. Dans la tradition française, le pouvoir est appelé à s'exercer dans un cadre qui relève du sacré. C'est d'abord le roi qui en est porteur sous l'Ancien Régime ; puis, avec la Révolution, ce sont des entités politiques élevées au plus haut niveau de moralité : la Nation, la République, l'État. Dans un tout autre registre, la tradition britannique aperçoit la politique comme le jeu d'intérêts à concilier en vue d'un mieux-être des parties prenantes, et ce, dès le XVIII^e siècle. On comprend que, dès lors, l'État ne peut avoir ni le même sens ni la même portée en France et en Grande-Bretagne ; différence qui permet de mettre en lumière deux manières de concevoir l'être ensemble : une vision républicaine opposée à une vision libérale.

Collège Montmorency, Laval
du 27 au 29 mai 2009

Atelier 2

2A « Aux origines de l'État-Providence : Femmes et démocratie en Occident »

Yolande Cohen

Université du Québec
à Montréal et membre
de la société Royale du Canada



Les processus qui ont conduit à l'intégration des femmes dans la sphère politique permettent d'identifier certaines des questions récurrentes qui ont été posées à la démocratie durant le siècle précédent, et qui continuent d'alimenter un débat essentiel sur la démocratisation de la démocratie.

Si la représentation très partielle des femmes aux postes de pouvoir suggère leur domination systémique, la question qui demeure cruciale est celle de la possible représentation des femmes dans l'arène politique, alors qu'elles sont exclues du droit de vote et des principaux réseaux et partis qui assurent la représentation politique des hommes.

Cette question, qui semblait avoir été tranchée par les nombreux travaux consacrés à l'exclusion des femmes et aux premiers mouvements féministes du début du XX^e siècle, resurgit aujourd'hui avec plus de vigueur. En effet, l'analyse en termes de représentation politique partisane est désormais jugée insuffisante pour rendre compte des mécanismes d'influence, de prise de décision et de rapports de pouvoir entre hommes et femmes, entre l'État et ses commettants, entre partis et associations, etc.

À partir de nos récents travaux concernant les associations volontaires de femmes en Occident (Québec-Canada-France), nous montrerons leur rôle déterminant dans l'adoption des premières politiques sociales et dans l'extension du rôle de l'État. Dans le contexte de chacun de ces pays, elles vont développer un pan entier de ce que l'on appellera plus tard l'aide sociale ou la sécurité sociale, provoquant ainsi une des plus importantes mutations de l'État, qui de libéral deviendra providentiel et englobera une grande partie des activités traditionnellement associées au maternalisme.

Description des activités

Collège Montmorency, Laval
du 27 au 29 mai 2009

2B « Les entrées royales du Moyen Âge au XVII^e siècle. Évolution et efficacité de la cérémonie »

Lyse Roy

Université du Québec à Montréal

La cérémonie des entrées marque dans l'allégresse la rencontre entre le roi et ses sujets, lorsqu'il visite ses « bonnes villes », le plus souvent, mais pas uniquement, en début de règne. Cérémonies de mise en scène et de mise en signe du pouvoir, les entrées sont des cérémonies urbaines, réglées par une séquence de gestes répétés selon un code assez rigoureux. Elles constituent des moments privilégiés de définition et de représentation, par la confrontation, des identités de ceux qui reçoivent et de celui qui est reçu. À l'instar des funérailles, du sacre, du lit de justice et même des assemblées d'États, les entrées royales sont désormais considérées comme des manifestations symboliques constitutives de la monarchie française permettant une forme de dialogue politique durant la période préabsolutiste. Plusieurs recherches consacrées aux entrées royales effectuées durant des règnes particuliers ou dans des villes spécifiques, ont révélé la richesse des représentations élaborées dans les grandes cités. Les dimensions esthétique et idéologique de la cérémonie sont pour cette raison mieux conceptualisées. Toutefois, ces cérémonies d'accueil sont loin d'avoir livré tous leurs enseignements. Cette communication propose de retracer les origines plurielles de la cérémonie et son évolution du Moyen Âge au XVII^e siècle. Elle souhaite également mesurer l'efficacité de ces manifestations politiques.



Représentation enluminée d'une entrée à Toulouse

Vendredi 29 mai

Atelier 3

3A «L'art au service de l'État»

Fanny Comeau

Cégep de Saint-Jérôme

À la Renaissance, les artistes voulurent obtenir un meilleur statut social et rehausser la valeur de l'art. Ils firent valoir leur supériorité sur les simples artisans et réussirent à faire accepter la peinture, la sculpture et l'architecture comme arts libéraux. Cette nouvelle reconnaissance attira peu à peu l'attention de certains souverains qui prirent conscience des possibilités que pouvait offrir le mécénat privé. En effet, la possession et l'accumulation d'objets d'art allaient leur permettre d'afficher leur richesse et leur pouvoir. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ces collections princières se développèrent et entraînèrent une relation particulière entre l'art et l'État. En recevant une pension de la cour et en répondant aux commandes précises des princes, les artistes les plus renommés devinrent les «protégés» des souverains. C'est ainsi, par exemple, que des peintres furent reconnus comme «portraitistes officiels» de certains rois.

Ainsi, nous verrons lors de cette conférence quels furent les liens entre le rehaussement de la valeur de l'art à la Renaissance, l'intérêt des souverains pour les collections d'art et la condition des artistes de la cour.



Louis XIV en Apollon par J. Werner (vers 1665)

Description des activités

3B «La méthode historique au cégep et au secondaire»

Chantal Paquette

Cégep André-Laurendeau

Madeleine Vallières

École secondaire Sieur-de-Coulonge

Le nouveau programme du secondaire a introduit, pour les cours d'histoire et d'éducation à la citoyenneté, une nouvelle compétence stipulant que les élèves seront appelés à «Interpréter les réalités sociales à l'aide de la méthode historique». Donné en collaboration avec la SPHQ, l'atelier vise donc à établir un contact avec des enseignants du secondaire et à faire connaître le travail qu'ils ont amorcé avec les élèves en lien avec l'utilisation de la méthode historique. Les participants pourront prendre connaissance d'exemples concrets d'activités utilisées dans les classes du secondaire à différents niveaux d'enseignement.

Pour le niveau collégial, cet atelier entend présenter des activités d'évaluation visant à initier les élèves à certains aspects de la pratique historique. Qu'il s'agisse d'explorer le problème de la crédibilité d'un auteur, d'interpréter le contenu explicite et implicite d'une source primaire, d'analyser la représentativité d'un dossier de sources, d'évaluer la portée symbolique d'un document iconographique ou d'appliquer la démarche historique dans le cadre d'une recherche scientifique, tous ces aspects du travail de l'historien peuvent être enseignés à nos étudiants et mis en application par eux, selon un niveau de complexité adapté.

Collège Montmorency, Laval
du 27 au 29 mai 2009

Description des activités

Atelier 4

4A « Table ronde sur les voyages d'études en histoire: mille et un modèles, à vous de choisir la formule qui vous convient »

Avez-vous déjà pensé à faire un voyage d'études avec vos étudiants? Hésitez-vous encore devant la somme de travail que cela peut représenter? Quelles sont les différentes formules? Lesquelles fonctionnent bien? Quels sont les défis que l'on rencontre dans l'organisation? Qu'en retirent les étudiants et les professeurs? Quel appui accordent les collèges à ce type de projet?

Cinq panélistes de divers collèges présenteront leur formule: Nicolas-Hugo Chebin (Gérald-Godin), Paul Dauphinais (Montmorency), Boris Déry (Victoriaville), Marco Machabé (Bois-de-Boulogne) et Patrice Régimbald (Vieux-Montréal).



Paul Dauphinais et Sylvie Bélanger à Rome pendant l'Odyssée méditerranéenne

Collège Montmorency, Laval
du 27 au 29 mai 2009

4B « Le pharaon fait toute la différence! » L'importance de l'État dans le développement de la civilisation égyptienne

Michel Guay

Université du Québec
à Montréal



L'atelier dressera un bilan analytique des conséquences (politiques, économiques, sociales, culturelles et religieuses), pour la société et la civilisation égyptienne, de la mise en place de l'État pharaonique au tournant des IV^e et III^e millénaires a.n.é. Ses propos seront illustrés de nombreux textes et documents matériels de l'époque des premières dynasties (Période Thinite et Ancien Empire).

Table ronde

« Les pratiques historiennes utilisées au secondaire. Comment les arrimer au collégial? »

Animée par Jean-Sébastien Lavallée (Cégep du Vieux-Montréal), cette table se veut un échange entre les intervenants des deux ordres d'enseignement sur les pratiques utilisées en classe. Les discussions devraient permettre aux enseignants du secondaire de s'enquérir des attentes du monde collégial et, surtout, à ceux du collégial de mieux connaître la réalité du secondaire. Les enseignants du collégial pourront également, par des exemples concrets (travaux d'élèves, situations d'apprentissage et d'évaluation, grilles d'évaluation), prendre connaissance de certaines pratiques d'enseignement qui se vivent au niveau secondaire, tout comme pourront être explicitées des façons de faire où les élèves du secondaire s'approprient progressivement des éléments propres à la fameuse méthode historique.

Moulin du crochet, Île Jésus



Résidences étudiantes, Montmorency

1600, boul. du Souvenir, Laval, H7N 6K5
(sur le campus du collège)

35,00 \$ par personne, en occupation simple ou double. Lingerie comprise, mais pas les serviettes de bain. 5 chambres seulement, faites vite!

Contactez Elio Ricone au 450-972-1098 (précisez que vous participez au congrès de l'APHQ)

Les Menus Plaisirs - Restaurant-Auberge

244, boul. Ste-Rose, Ste-Rose de Laval, H7L 1L9
Tél.: 450-625-0976,

Télécopieur: 450-625-8495

www.lesmenusplaisirs.ca

100,00 \$* (plus taxes) la chambre en occupation double (petit déjeuner compris) 175,00 \$ (plus taxes) le studio en occupation double, 35,00 \$ par personne supp. (petit déjeuner compris)

*Mentionnez que vous participez au congrès de l'APHQ (prix corporatif) à Bon choix, mais à 12 km du Collège.

Saint-Martin Hôtel et Suites

1400, rue Maurice-Gauvin, Laval, H7S 2P1

Tél.: 1-866-904-6835

www.lestmartin.com

119,00 \$ (plus taxes) par chambre (prix spécial de groupe) en occupation simple ou double.

*Mentionnez que vous participez au congrès de l'APHQ et réservez avant le 25 avril pour profiter du tarif spécial.

Le Comfort Inn

2055, Autoroute des Laurentides, Laval

Tél. sans frais: 1-877-574-6835

www.choicehotels.ca/n331

89,00 \$ (plus taxes) par chambre (prix spécial de groupe) en occupation simple ou double.

*Mentionnez que vous participez au congrès de l'APHQ et réservez avant le 25 avril pour profiter du tarif spécial.

Hébergement**Accès au Collège Montmorency**

Le Collège Montmorency est situé au :

475, boulevard de l'Avenir
Laval (Québec), H7N 5H9

En voiture, à partir de Montréal, prendre l'autoroute 15 dir. Nord et sortir au boul. Concordie Est.

Le prix du stationnement est inclus dans les frais du congrès.



Ou, essayez notre nouveau métro en suivant la ligne orange jusqu'au bout : station Montmorency!

**Accès au Collège Montmorency**

Un rendez-vous avec l'histoire et la culture américaines à Boston

En octobre dernier, 28 élèves du Collège François-Xavier-Garneau, bien installés dans un autocar, se dirigeaient vers Boston pour une immersion de trois jours dans la culture américaine. Accompagnés de deux professeurs en histoire, les élèves s'apprêtaient à revivre les principaux événements survenus en 1775-1776 dans le cadre de la révolution des colonies américaines. Le séjour a débuté par un arrêt à Cambridge, plus précisément par une visite des sites extérieurs de l'Université Harvard. C'est là que George Washington installa ses quartiers et convoqua ses généraux aux conseils de guerre lorsque les troupes américaines encerclaient la ville de Boston à l'été 1775 (les tunique rouges, armée de sa majesté le roi d'Angleterre, étaient barricadés à l'intérieur des fortifications dans la ville en attendant les renforts de la métropole). Le jour suivant, les élèves ont eu droit à une randonnée commentée au centre-ville de Boston, le long de la Freedom Trail. La visite débuta au Boston Common Parc, devant le monument commémorant le 1^{er} régiment noir mis sur pied durant la guerre de sécession (1861-1865). Par la suite, les élèves ont pu visiter des sites historiques

où se sont déroulés les événements importants de la révolution (Old State House, Old North church, King chapel...).

Ce séjour à Boston avait principalement des retombées pédagogiques dans le cours d'histoire des États-Unis. D'ailleurs, plusieurs élèves étaient inscrits au profil Histoire dans le programme du Baccalauréat international. D'autres participants provenaient des programmes de sciences humaines et des programmes techniques. Ainsi, les activités prévues durant le séjour permettaient de rejoindre les intérêts de tous les élèves inscrits. En fait, nous leur proposons un véritable voyage culturel! Par exemple, le deuxième soir, les élèves ont pu assister à un concert jazz, à l'école de musique Berkeley à Boston. La prestation de Christine Fawson et ses musiciens a littéralement charmé le groupe d'étudiants. Le lendemain, les élèves ont fait une visite de 2 heures au Fenway Park, « temple » historique des Red Sox de Boston: quoi de mieux que le baseball pour représenter la culture sportive américaine... surtout lorsque l'équipe joue le même soir un match crucial des séries éliminatoires! On pouvait sentir l'atmosphère des séries mondiales!



Fenway Park

Le voyage s'est terminé par un arrêt au Musée des Beaux-Arts de Boston. Il y en avait pour tous les goûts: des œuvres des peintres américains du XVIII^e siècle ou contemporains jusqu'aux artefacts des civilisations antiques.

Trois jours bien remplis, des élèves enchantés de leur voyage, des professeurs stimulés par les liens développés avec leurs élèves, voilà le bilan de ce séjour. Séjour que nous souhaitons répéter l'an prochain...

Rémi Bourdeau et Luc Laliberté
Collège François-Xavier-Garneau



Monument pour le 54^e régiment, soit le régiment noir du Massachusetts pendant la Guerre de Sécession



Massachusetts State House



Historiographie de 1989

l'année de tous les maux ou de toutes les solutions?

En 2009, de nombreux anniversaires historiques seront soulignés. Qu'il s'agisse de 1919 et les traités de paix de la fin de la Première Guerre mondiale, de la Crise de 1929, du début de la Seconde Guerre mondiale en 1939, de la création des deux Allemagnes et de l'OTAN en 1949, du premier pas sur la lune de Neil Armstrong en 1969 ou de l'invasion de l'Afghanistan par les Soviétiques en 1979. Plus près de nous, dans *La Presse* du samedi 24 janvier, on faisait état de l'anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham du 13 septembre 1759 que la Commission des champs de bataille nationaux veut recréer à l'été¹. À la mi-février, le film «Polytechnique» sera sur les écrans du Québec pour commémorer avant son temps le vingtième anniversaire de ce triste événement et déjà, cela suscite plusieurs échanges virulents dans les journaux²!

Mais l'année qui retient notre attention pour cet article est 1989. Depuis maintenant deux décennies, l'Europe de l'Est s'est affranchie de l'Union soviétique, le mur de Berlin a été déconstruit, événement ayant eu des conséquences combien tragique et heureuse tout à la fois, et finalement, la réunification de l'Allemagne devint une réalité, et cela, malgré toutes ses incertitudes et ses menaces.

Pour d'autres, 1989 marque la fin de la Guerre froide dont l'état figé semblait permanent³. Quel serait le sort du glacis de l'Union soviétique à la suite de l'application de la nouvelle doctrine Sinatra (suivre leur propre voie) par rapport à l'ancienne doctrine Brejnev? L'Union soviétique réussirait-elle à survivre avec de nouvelles mesures réformatrices (restructuration et transparence) et Gorbatchev, à se maintenir au pouvoir⁴?

Dans les faits, en octobre 1989, la Hongrie ouvrit ses frontières à l'ouest vers l'Autriche parce que le nouveau premier ministre Németh avait refusé l'approbation de fonds pour entretenir les barbelés à la frontière⁵! Gorbatchev prit la décision de ne pas intervenir en Europe de l'Est (même s'il agira dans les États baltes)⁶. Le 9 novembre, le mur de Berlin tomba après 28 ans d'existence dans une nouvelle conjoncture remplie d'espoir. Dans la foulée de ces événements historiques, la Tchécoslovaquie, la Bulgarie, l'Allemagne de l'Est et la Roumanie prirent une nouvelle direction et le risque de «voler de leurs propres ailes». Contre toute attente, l'URSS ne s'en mêla point, ce qui enclencha à son tour un processus qui mènerait à son implosion en 1991.⁷

De nos jours, en ce qui a trait à la fin de la Guerre froide, les historiens se questionnent encore à savoir si elle se termina bel et bien à cette date. Depuis le début des années 2000, l'historiographie nous offre des orientations ou schémas explicatifs

pour le moins forts divergents. Nous les retrouvons dans les mémoires des principaux acteurs, soient les politiciens⁸, puis dans les études des historiens et des politologues.

◆ ◆ ◆
**Le 9 novembre, le mur de Berlin
tomba après 28 ans d'existence [...]
Dans la foulée de ces événements
historiques, la Tchécoslovaquie,
la Bulgarie, l'Allemagne de l'Est
et la Roumanie prirent une nouvelle
direction et le risque de
«voler de leurs propres ailes».**
◆ ◆ ◆

Chez les politiciens américains, le débat historiographique se fait entre deux camps. Les triomphalistes (Weinberger, McFarlane, Pearle) préchent la victoire de l'endiguement où Reagan utilisa tous les moyens pour jeter l'Empire soviétique à terre, dont le bouclier spatial, tout en ne reconnaissant



M. Gorbatchev et le président américain Ronald Reagan s'entendent sur la réduction de l'armement nucléaire.

pas les réformes de Gorbatchev. De leur côté, les défaitistes (Schultz, Matlock) affirment que les États-Unis jouèrent un rôle considérable, mais qui ne fut pas la cause première. La fin de la Guerre froide fut causée par le changement des intentions politiques de Moscou, de par ses concessions et par la pensée politique renouvelée. Et cela ne fut seulement possible que sous Gorbatchev.

Chez les politiciens soviétiques, ils sont divisés comme chez les Occidentaux. Les vétérans de l'administration de Gorbatchev (militaires et KGB) affirment que les États-Unis gagnèrent à cause de leurs politiques subversives et insidieuses, que le but des Américains était de détruire l'URSS. Les politiciens du camp de Gorbatchev affirment que ce fut la pensée nouvelle qui fut la seule alternative à la Guerre froide, elle vint pour des raisons de réformes domestiques, à cause de la déstalinisation et pour survivre dans l'âge du nucléaire.

Depuis le début des années 2000, les politologues Evangelista et Wohlforth brillent

1. *La Presse*, samedi le 24 janvier 2009, p. A14.

2. Ibid. semaine du 26 janvier et CANOE DIVERTISSEMENT. Visionnement privé pour la mère de Marc Lépine. [En ligne]. <http://www.canoe.ca/divertissement/cinema/nouvelles/2009/01/27/8161671-jdm.html> (Page consultée le 27 janvier 2009) et *La Presse*, mercredi le 28 janvier 2009, «Polytechnique, le voir ou pas?», Arts et spectacles p. 1.

3. John L. GADDIS, *The Cold War, A New History*, New York, The Penguin Press, 2005, 331 p.

4. George LANGLOIS, *Histoire du temps présent, De 1900 à nos jours*, 4^e édition, Montréal, Beauchemin, 2008, p. 176-178. Pour les jeunes qui fréquentent nos collèges cette année, 1989 est aussi inconnu pour eux que 1789 puisqu'ils n'étaient même pas nés!

5. GADDIS, J.L., op. cit., p. 241.

6. Andrew BENNETT, «The Guns That Didn't Smoke, Ideas and the Soviet Non-Use of Force in 1989», *Journal of Cold War Studies*, vol. 7, n° 2, Spring 2005, p. 81-109.

7. Bernard GWERTZMAN et Michael T. KAUFMAN, *The Collapse of Communism*, New York, The New York Times Company, 1990, 353 p.; Jacques LÉVESQUE, *The Enigma of 1989: The USSR and the Liberation of Eastern Europe*, L.A., University of California Press, 1997, 275 p.; et David REMNICK, *Lenin's Tomb, The Last Days of the Soviet Empire*, New York, Vintage Books, 1994, 588 p.

8. Pour les Américains notons: Ronald Reagan, George H.W. Bush, Brent Scowcroft, George Schultz, Caspar Weinberger et James Baker III, et pour les Soviétiques notons: Andrei Gromyko, Eduard Shevardnadze et Mikhaïl Gorbatchev.

par leurs analyses nouvelles et complexes pour étudier la fin de la Guerre froide⁹. Wohlforth étudie comment le rôle des idées a amené la fin de la Guerre froide, cela apportant également des dividendes pour la recherche sur les idées au niveau des relations internationales. Pour Evangelista, les approches réalistes (pressions économiques et extérieures) et les approches constructivistes (changements d'idées et « nouvelle pensée » de Gorbatchev) n'expliquent pas que les institutions soviétiques ne supportaient pas l'approche gorbatchévienne. Gorbatchev persuada alors ses opposants d'accepter ses propositions en fonction du concept de l'hérésie (l'utilisation du langage pour manipuler la politique), ce qui pourrait expliquer le succès de Gorbatchev.

Du côté des historiens, Jeremi Suri présente de nouvelles explications conceptuelles des plus détaillées, sophistiquées et convaincantes à ce jour¹⁰. En 2007, Melvyn Leffler dans un nouvel ouvrage intitulé *[Bottle] For the Soul of Mankind*, selon l'expression de George H.W. Bush, expliqua comment Reagan, Bush et surtout Gorbatchev, réussirent à s'extirper des politiques et des contextes qui avaient empêché les autres de le faire auparavant¹¹. Récemment, l'historien britannique Michael Cox élaborait une nouvelle problématique en fonction de la politique américaine lors du second mandat de Bush marqué par un très fort patriotisme. Selon Cox, l'historiographie de la fin de la Guerre froide est ancrée dans un affrontement de la vision américaine triomphante



Chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989.

en face d'une vision eurocentriste qu'elle ignore volontairement. Cox relate la victoire de la littérature américaine aux dépens du rôle pourtant indispensable des Européens¹². Dans un bilan de l'enseignement de la Guerre froide aux États-Unis, Hope Harrison fait ressortir en 2008 la panoplie d'outils existants pour traiter 1989 comme étant la date charnière de la fin de la Guerre froide. Elle insiste aussi sur les auteurs s'étant concentrés plus spécifiquement sur le rôle déterminant du président Ronald Reagan¹³.

Si l'automne 1989 fut la période cruciale où se matérialisa la libéralisation de l'Europe de l'Est, certains auteurs, eux, font état de la fin imminente de l'URSS en conséquence. Ils étudient en plus le rôle primordial de

Gorbatchev à qui l'on impute une grande part de responsabilité positive dans la fin de la Guerre froide, mais négative de la fin de l'Union soviétique¹⁴.

Finalement, on retrouve également des études faisant l'analyse des étapes surprenantes de la réunification allemande. Selon Rice et Zelikow, la question allemande fut résolue « tellement calmement et à l'amiable », que le résultat était inévitable, ce fut un « témoignage d'habiletés diplomatiques »¹⁵.

En conclusion, nous sommes convaincus que l'année 1989 est considérée dans l'histoire comme une année où tous ces bouleversements majeurs en viendront à faire en sorte que les théoriciens de la périodisation historique devront se pencher sur la question de la fin de la période contemporaine, au même titre que la date du 11 septembre 2001 avec l'attaque des tours jumelles du World Trade Center ou de l'arrivée à la présidence américaine de Barack Obama en novembre 2008.

Par extension, nous croyons que les causes des événements de l'année révolutionnaire de 1989 sont multiples et complexes. Une mosaïque d'explications historiques jumelée à l'utilisation des autres disciplines des sciences humaines nous permettraient une meilleure compréhension de cette conjoncture.

Jacques Pincince
Collège de Rosemont

9. Matthew EVANGELISTA, « Norms, Heresthetics, and the End of the Cold War », *Journal of Cold War Studies*, vol. 3, n° 1, Winter 2001, p. 5-35; William C. WOHLFORTH, « The End of the Cold War as a Hard Case for Ideas », *Journal of Cold War Studies*, vol. 7, n° 2, Spring 2005, p. 165-173; et William C. WOHLFORTH et Stephen G. BROOKS, « Power, Globalization and the End of the Cold War: Re-evaluating a Landmark Case for Ideas », *International Security*, vol. 25, n° 3, Winter 2000-2001.

10. Selon Suri, la crise de 1983 débute cette reconstruction historique en affectant les relations américano-soviétiques et les circonstances à l'intérieur de l'Empire soviétique. Puis les choix antérieurs idéologiques et structurels englobent également cet événement qui mène à de nouveaux choix des politiques après 1983 et qui sera à l'origine de la fin de la Guerre froide. Finalement, les transformations du système international, conséquences des décisions de la deuxième moitié des années 1980, amènent la fin de la Guerre froide. Voir Jeremi SURI, « Explaining the End of the Cold War: A New Historical Consensus? », *Journal of Cold War Studies*, vol. 4, n° 4, Fall 2002, p. 60-92.

11. Melvyn P. LEFFLER, *For the Soul of Mankind, The United States, the Soviet Union, and the Cold War*, New York, Hill and Wang, 2007, 586 p.

12. Michael COX, « Another Transatlantic Split? American and European Narratives and the End of the Cold War », *Cold War History*, vol. 7, n° 1, February 2007, p. 121-146.

13. Sur ce point, la littérature est abondante. Voir Hope M. HARRISON, « Teaching and Scholarship on the Cold War in the United States », *Cold War History*, vol. 8, n° 2, May 2008, p. 259-284.

14. Selon English, le changement vint du milieu intellectuel soviétique, des scientifiques et des experts en politique extérieure, qui voulaient mettre fin à la course aux armements nucléaires, car elle conduisait l'URSS à la défaite, cette politique n'apportait plus rien à la sécurité et représentait un fardeau pour l'économie. Voir Robert ENGLISH, « The Sociology of New Thinking, Elites, Identity Change, and the End of the Cold War », *Journal of Cold War Studies*, vol. 7, n° 2, Spring 2005, p. 43-80. Voir également Archie BROWN, « Perestroika and the End of the Cold War », *Cold War History*, vol. 7, n° 1, February 2007, p. 1-17. Geir LUNDESTAD, « Imperial Overstretch, Mikhail Gorbatchev, and the End of the Cold War », *Cold War History*, n° 1, August 2000, p. 1-20 et Vladislav M. ZUBOK, *A Failed Empire, The Soviet Union in the Cold War from Stalin to Gorbatchev*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2007, p. 467.

15. Condoleezza RICE et Philip D. ZELIKOW, *Germany Unified and Europe Transformed: A Study in Statecraft*, Boston, Harvard University Press, 1997, 528 p.; Jean MONDOT et Nicole PELLETIER, *La chute du mur de Berlin*, Bordeaux, PU Bordeaux, 2004, 188 p. et Joseph ROVAN, Chapitre XXI, L'Allemagne depuis la Seconde Guerre mondiale, partie 7, « Unification-adhésion ou unification-absorption », dans *Histoire de l'Allemagne des origines à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 879-915.





Le jeu Pong a 40 ans!

Récent, le phénomène du jeu vidéo? Pas tant que cela! Pong, le premier jeu à avoir percé le marché commercial, fête cette année son quarantième anniversaire.

C'est durant les années cinquante que son inventeur, Ralph H. Baer, un ingénieur en télévision, commence à réfléchir à une nouvelle utilisation du téléviseur. À cette époque, les ondes ne sont pas occupées à plein temps. La télévision reste ainsi un objet inanimé pendant plusieurs heures. Comment alors la rentabiliser en dehors

des heures d'écoute? Pourquoi ne pas en faire un objet d'amusement, en utilisant l'écran cathodique comme surface de jeu?

Pour en arriver à intégrer le jeu à la télévision, Baer imagine en 1966 un système nécessitant un appareil de relais entre le téléviseur et le joueur. Et, en 1969, la «Brown Box» voit le jour, ce qui est aujourd'hui considéré comme la première console de jeu. Sur cette console, c'est le jeu Chasse game, consistant en deux carrés se chassant l'un l'autre, qui est le premier à être conçu. Cependant, c'est Pong, un jeu

inspiré du ping pong et du tennis, où deux barres verticales tiennent lieu de raquettes se renvoyant un point blanc faisant office de balle, qui sera le premier jeu commercialisé.

En 1972, la compagnie Magnavox met sur le marché la console de salon Odyssey, qui permet de jouer au jeu Pong et Atari présente le jeu Pong dans des bornes interactives destinées aux arcades.

Ainsi, les années soixante-dix voient l'explosion d'un nouveau marché. Lorsque la technologie des ordinateurs personnels se raffine et se démocratise en devenant moins coûteuse, d'autres jeux électroniques verront le jour à leur tour.

Aujourd'hui, le marché du jeu vidéo est en pleine effervescence, dépassant même l'industrie cinématographique. En 2008, il s'est vendu pour 30 milliards de consoles et de jeux vidéo dans le monde. Au Québec, environ 70 compagnies de jeux font vivre 3500 personnes.

Julie Gravel-Richard

Collège François-Xavier-Garneau



La «Brown Box», considérée aujourd'hui comme la première console de jeu, a été fabriquée en 1969 par Ralph H. Baer.

Leni Riefenstahl (1902-2003) Cinéaste géniale ou force de la nature?

Encore aujourd'hui, la célèbre cinéaste allemande Leni Riefenstahl, dont les talents furent notamment mis à profit par Hitler, suscite un intérêt certain. Aussi, nous apparaît-il pertinent d'évoquer les étapes de son long parcours, tout en faisant état du jugement qu'ont posé ses contemporains sur ses réalisations et ses intentions.¹

Hélène (Leni) Riefenstahl naît à Berlin en 1902, d'un père qui était un commerçant aisé. Dès 1920, elle entreprend une carrière de danseuse, étant même engagée comme soliste par le Deutsches Theater de Berlin. Une blessure la force à abandonner la danse.

D'une grande beauté, dotée d'un physique exceptionnel, elle connaît un vif succès d'actrice internationale en jouant de 1926 à 1930 dans des films dits «de montagne». Déterminée à réussir dans l'univers masculin du cinéma, elle fonde sa propre agence de réalisation en 1931. L'année suivante, elle écrit et réalise son premier film, *La Lumière bleue*, un film du même genre dont

elle est aussi la principale interprète et qui lui vaut les compliments de Douglas Fairbanks et de Charlie Chaplin. Ce style de film n'a guère la cote aujourd'hui, Lionel Richard, professeur émérite de l'Université de Picardie, qualifiant même *La Lumière bleue* de «kitsch néoromantique». ² Il reste, selon l'historien Jérôme Bimbenet, qu'elle donne, dans l'exercice de sa profession, une autre image de la femme, étant «l'une des premières à porter des pantalons en travaillant, tout en assumant sa féminité lorsqu'elle se trouve en représentation». ³

C'est à sa demande qu'elle rencontre Hitler en 1932. Celui-ci souhaite aussi ren-

contrer cette jeune cinéaste dont il apprécie les films et le non-conformisme et qu'il aimerait, écrit Riefenstahl dans ses *Mémoires* (1987), voir associée à sa propagande lorsque le Parti national-socialiste sera au pouvoir. Quoi qu'il en soit, cette rencontre a des suites, car Hitler lui demande

1. Il eut été impossible, tellement ils sont nombreux, de faire état de tous les écrits portant sur Leni Riefenstahl. Nous avons retenu les jugements des auteurs, crédibles à nos yeux, qui apparaissent dans les notes infrapaginales de ce texte.
2. Lionel Richard, «Indécente réhabilitation de Leni Riefenstahl», *Manière de voir*, n° 88 (août-septembre 2006), p. 16.
3. Jérôme Bimbenet, «La douce amie du Führer», *Leni Riefenstahl*, *L'Histoire*, n° 270 (novembre 2002), op. cit., p. 26.

ont lieu à Nuremberg. Ainsi, tourne-t-elle *La victoire de la foi* un moyen métrage qui connaîtra une courte vie, à la suite de la disparition de nombreux personnages lors de la «Nuit des longs couteaux».

En 1934, appuyée par des moyens très importants, elle réalise le célèbre film *Le Triomphe de la volonté* qui connaît un succès international. Une «œuvre de référence du film de propagande», lit-on dans la dernière édition d'*Histoire du temps présent*.⁴ Pour Jérôme Bimbenet, la réalisatrice a tourné un film «dont les images apparaissent aujourd'hui encore d'une force effrayante et d'une modernité étonnante».⁵ Selon Claude Beylie, il s'agit plutôt d'un documentaire «inégal et grandiloquent» révélant «derrière le décorum apparent, la barbarie foncière» du régime.⁶ À sa mort, Jacques Siclier et Thomas Sotinel estimeront dans le journal *Le Monde* que le film est l'œuvre d'une «cinéaste enflammée par la «cause» de Hitler qui a compris toutes les possibilités manipulatoires du montage».⁷ Mais la réalisatrice déclarera en entrevue : «J'ai simplement montré ce dont tout le monde, alors, était témoin. Et tout le monde était impressionné. Je suis celle qui a fixé cette impression, qui l'a enregistrée sur sa pellicule. [...] À l'époque, on croyait à quelque chose de beau... Le pire était à venir, mais qui le savait ? C'est de l'histoire. Un pur film historique. Pas un film de propagande.»⁸ Il n'en demeure pas moins, écrit Bimbenet, que le film «met en place une grammaire de la propagande qui sera utilisée dans le cinéma de fiction. Georges Lucas (*Star Wars*), Francis Ford Coppola (*Apocalypse Now*), Steven Spielberg (*Indiana Jones*), entre autres, ont reconnu ce qu'ils lui devaient.»⁹

Célèbre, Leni Riefenstahl se voit offrir par le Comité international olympique la réalisation d'un film sur les Jeux olympiques de Berlin de 1936. Dotée de moyens illimités, fournis par le ministère de la propagande nazie, elle réalise un film monumental, en deux parties : *Les Dieux du stade* qui s'avère un immense succès, un triomphe mondial. La presse française est quasi unanime (à l'exception de *L'Humanité*) à l'encenser, rappelle J. Bimbenet, l'extrême-droite voyant d'un œil favorable cette apologie de l'Allemagne alors que la gauche socialiste perçoit le film comme un «remarquable témoignage» sur les jeux de Berlin et une «incitation à développer la politique sportive en France».¹⁰ Aux États-Unis, sa tournée de présentation du film tourne cependant

au désastre. Aujourd'hui, les avis sont partagés : ainsi, on peut lire dans l'*Encyclopédie Wikipédia* : «Le film reste néanmoins considéré comme l'un des meilleurs films documentaires de l'histoire du cinéma pour ses différentes techniques novatrices telles que des cadrages innovants, l'utilisation du travelling, de caméras sur rails et de caméras sous-marines.»¹¹ Pour J. Bimbenet, ce film, tout comme le précédent, «demeurent aujourd'hui encore d'une force évocatrice et d'une beauté esthétique exceptionnelles – et c'est ce qui fait leur danger».¹² Dans l'*Encyclopaedia Universalis*, Claude Beylie appuie ce jugement, mais il écrit que le film «n'en révèle pas moins l'optique nazie [...] où l'exaltation païenne des corps se réfère au racisme et à l'élevage plutôt qu'à des critères humains. Le film fonctionne comme un gigantesque miroir, un piège narcissique où les foules s'identifient sans réserve aux nouveaux héros qu'on leur présente».¹³ Plus lapidaire, Lionel Richard écrit : «Un esthétisme fabriqué d'un arsenal rhétorique de procédés : sublimation des critères classiques de beauté, exaltation de la force et de l'énergie, virtuosité des puissances de suggestion et de séduction...».¹⁴

Entre 1940 et 1945, Leni Riefenstahl travaille à la réalisation du film *Bas-pays* (*Ticland*), film pour lequel elle fait appel à 60 Tziganes sélectionnés dans un camp de concentration situé près de Salzbourg. La moitié de ces Tziganes seront déportés à Auschwitz et y mourront.¹⁵ Emprisonnée de 1945 à 1948, elle doit en répondre alors devant les tribunaux et même en 2002, année de son centième anniversaire de naissance. Ce film, finalement terminé en 1954, est un échec.

Vivement critiquée sur ses projets de films, elle se tourne vers la photographie. Finis les scènes de montagne ou sportives. Elle se concentre sur des reportages photographiques consacrés aux Noubas du Soudan sud, dont elle apprend d'ailleurs la langue, et aux fonds sous-marins des îles Maldives. Trois magnifiques livres en sortiront, tous trois édités en France et qui seront des succès internationaux : *Les Noubas, des hommes d'une autre planète* (1976), *Les Noubas de Kau* (1976) et *Jardins de corail* (1978). Son dernier livre, *Mémoires*, publié en Allemagne en 1987, puis en France dix ans plus tard, s'avère un ouvrage d'autojustification qui fut traduit en neuf langues.

En 2002, âgée de 100 ans, elle présente un documentaire sous-marin de 45 minutes, *Impressions sous-marines*, qui réunit les images prises au cours de plus de 2 000 plon-

gées qu'elle a effectuées de 1974 à 2 000. Rien d'impressionnant, semble-t-il, Lionel Richard estimant même qu'il s'agit d'un «mouvement continu d'images qui devrait se révéler excellent pour endormir les enfants».¹⁶ Cette présentation lui redonne toutefois une dernière notoriété, ce qui n'empêche pas les historiens de dresser un bilan fort critique de sa carrière. Ainsi, Richard écrit-il : «Digne d'admiration, elle ne l'est ni par sa vie ni par ses films. Elle l'est par sa vitalité, sa volonté, sa résistance physique, et par sa chance d'avoir maintenant, toujours solide et sans que ses facultés intellectuelles soient manifestement amoindries, le cap des cent ans».¹⁷ Citons aussi Jérôme Bimbenet : Leni Riefenstahl «reste en quête d'une réhabilitation difficile. Elle est l'unique survivante du plus monstrueux régime du siècle dernier. Cela en fait au moins un monument historique».¹⁸

Leni Riefenstahl meurt en Bavière en 2004, à l'âge de 101 ans. On peut retenir surtout d'elle ses films *Le Triomphe de la volonté* (réalisé il y a 75 ans) et *Les Dieux du stade*, qui, tout imbibés qu'ils soient d'une intention propagandiste incontestable, sont la preuve d'une habileté technique indéniable et s'avèrent surtout des témoignages précieux sur des années d'un délire le plus fou.

André Dufour

Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu

4. Georges Langlois, *Histoire du temps présent. De 1900 à nos jours*, 4^e éd., Montréal, Beauchemin/Chenelière Éducation, 2008, p. 116.
5. J. Bimbenet, op. cit. p. 26.
6. Claude Beylie, «Leni Riefenstahl», *Encyclopaedia Universalis*, 2009.
7. Jacques Siclier et Thomas Sotinel, *Le Monde*, le 11 septembre 2003.
8. Propos rapportés par Claude Beylie dans «Leni Riefenstahl», *Encyclopaedia Universalis*, 2009.
9. J. Bimbenet, op. cit. p. 27.
10. Ibid.
11. «Leni Riefenstahl», http://fr.wikipedia.org/wiki/Leni_Riefenstahl, 6 février 2009.
12. J. Bimbenet, op. cit. p. 27.
13. C. Beylie, «Leni Riefenstahl», *Encyclopaedia Universalis*, 2009.
14. L. Richard, op. cit. p. 17.
15. Ibid. p. 16.
16. Ibid. p. 17.
17. Ibid.
18. J. Bimbenet, op. cit. p. 27.





Le traité de Versailles À la base du réveil du nationalisme allemand

Signé en date du 28 juin 1919, le traité de Versailles devait apporter la paix au monde après des années marquées par le premier conflit mondial. Pourtant, dès son application, le Traité suscita bon nombre de tensions et de crises diplomatiques. Si les dirigeants allemands eurent tôt fait de dénoncer les clauses draconiennes de la paix, les gouvernements alliés estimèrent de leur côté que le châtiment consistait en un juste retour des choses pour le rôle joué, à leur avis, par l'Allemagne dans le déclenchement de la guerre. Après quatre-vingt-dix ans de débats entre politiciens, diplomates et historiens, qu'en est-il au juste ?

Au cours de la période de l'entre-deux-guerres, la patrie allemande subit plusieurs affronts à son autonomie. Le principal élément de cette mise sous tutelle de l'Allemagne fut sans contredit le fameux traité de Versailles. Celui-ci représentait l'une des composantes incontournables de l'ordre européen de l'après-guerre et fut constamment remis en question au cours de cette période. Dès les tractations entourant l'élaboration du Traité, l'Allemagne vécut l'existence de celui-ci comme une véritable injustice. Les représentants allemands ne purent prendre part directement aux négociations en compagnie des autres puissances mondiales. Les multiples désaccords et les longues tractations entre les Alliés firent en sorte que l'Allemagne se vit imposer de facto les conditions draconiennes de la paix. Dès lors, on considéra en Allemagne l'ordre versaillais comme un « diktat » et non comme un traité de paix traditionnel.

En Allemagne, l'imposition du Traité marqua les esprits et suscita diverses contestations. L'opinion de Lénine voulant que le Traité était effroyable pour l'Allemagne et était l'application du droit du plus fort était partagée par l'ensemble des Allemands¹. Beaucoup d'entre eux reprochaient aux Alliés de ne pas tenir compte des principes wilsoniens comme l'interdiction de tractations diplomatiques secrètes et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Le choc que provoqua le « diktat » était d'autant plus rude que l'Allemagne se considérait jusqu'alors comme une grande puissance, compte tenu de ses conquêtes orientales durant la guerre.

Les clauses du Traité imposaient à l'État allemand plusieurs sanctions de natures diverses. Elles rendirent tout d'abord caduques toutes les conquêtes allemandes faites aux dépens de la Russie durant la guerre. Les gouvernements alliés dépecèrent ensuite le Reich en lui enlevant une partie non négligeable de ses territoires. En tout,

l'Allemagne perdit 11 % de son territoire et de sa population en plus de l'intégralité de ses colonies. L'Allemagne dut rendre l'Alsace-Lorraine à la France, puis céder les cantons d'Eupen et de Malmédy à la Belgique en plus de voir la région de la Sarre être détachée du Reich pour être transformée temporairement en territoire autonome sous la tutelle française. L'Allemagne ne fut pas non plus épargnée à l'est où elle perdit la Posnanie et une partie de la Prusse orientale au profit de l'État ressuscité de Pologne, en plus d'être séparée de Dantzig et de Memel, transformées en « villes libres ».

◆ ◆ ◆
**Le choc que provoqua le « diktat »
était d'autant plus rude que
l'Allemagne se considérait jusqu'alors
comme une grande puissance,
compte tenu de ses conquêtes
orientales durant la guerre.**
◆ ◆ ◆

Au niveau économique, les Alliés décrétèrent, non sans heurts, que le Reich devait payer pour une partie des dégâts de la guerre. Dans les pays alliés, l'économiste John Maynard Keynes critiqua le principe du paiement d'indemnités en attirant l'attention sur d'éventuels bouleversements sociaux et économiques que ces indemnités risquaient de provoquer². À l'inverse, une partie de l'opinion publique alliée, particulièrement en France, jugeait qu'il était tout à fait justifié que l'Allemagne, en tant que « pays responsable de la guerre » selon l'article 231 du traité de paix, ait à réparer les dommages causés par ses actions. Au départ, le montant des réparations fut fixé à 132 milliards mais il fut plusieurs fois révisé notamment par le biais des plans Dawes et Young. La dette allemande fut finalement annulée en 1932 en raison de la crise économique qui sévissait. À cette date, l'Allemagne avait versé

quelques 25 milliards de marks-or, ce qui était nettement moins que la somme initialement exigée.

Un autre aspect des sanctions prises à l'encontre de l'Allemagne concernait les clauses militaires. À la fin de la guerre, les Alliés accordèrent beaucoup d'importance à la sécurité du continent européen. Convaincus que l'Allemagne avait causé la Grande Guerre, ils voulaient éviter à tout prix que cela ne se reproduise. Pour se faire, ils cherchèrent à démanteler la machine militaire la plus puissante d'Europe. La Reichswehr fut limitée à un total de 100 000 hommes dont 5 000 officiers. Le grand état-major dut aussi être supprimé. De plus, l'armée allemande ne pouvait posséder de tanks, de pièces d'artillerie lourde ainsi que d'avions militaires. Elle devait aussi livrer la totalité de sa flotte de guerre aux pays vainqueurs. L'Allemagne devait de surcroît démilitariser la rive gauche du Rhin ainsi qu'une zone de 50 kilomètres sur la rive droite. Les Alliés imposèrent également à l'Allemagne une occupation militaire en Rhénanie à ses frais qui devait en principe, s'étendre jusqu'en 1935.

En dépit des multiples dispositions prises à l'encontre de l'Allemagne dans le cadre du Traité, on oublie souvent de souligner que le traité de Versailles ne constituait pas une fin en soi. L'historiographie récente cherche à mettre en lumière les possibilités de révision offertes dans les conditions de paix de 1919³. Comme le montre l'exemple de l'évolution des fameuses réparations allemandes, l'Allemagne devait, avec le temps, obtenir des dispositions beaucoup plus avantageuses du Traité tant sur le plan économique, politique que militaire. En ce

(Suite à la page 17)

1. Peter Gay, *Le suicide d'une république : Weimar 1918-1933*, Calmann-Lévy, 1933, p. 31.
2. Édouard Husson, « Keynes et Bainville à la recherche de l'équilibre perdu », préface à la réédition de John Maynard Keynes, *Les Conséquences économiques de la paix*, Jacques Bainville, *Les Conséquences politiques de la paix*, p. XXXI.
3. Georges-Henri Soutou, « Les Occidentaux et l'Allemagne durant l'entre-deux-guerres », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, tome 38, n° 2 (janvier-février 2006), p. 167.

La place de Charles Darwin dans l'histoire religieuse et environnementale de l'Occident

Tablant sur le fait que nous célébrons cette année le 150^e anniversaire de publication de l'Origine des espèces, cet article se propose de situer Charles Darwin dans l'histoire environnementale de l'Occident.

Naturaliste, voyageur et homme de science, Darwin a en effet considérablement influencé l'évolution de la pensée occidentale. Ici, on pense spontanément aux clivages entre créationnistes et évolutionnistes, de même qu'aux nombreux débats ayant déchiré – et déchirant encore ! – la société états-unienne autour de l'enseignement du darwinisme à l'école. Abondamment étudié, cet aspect de la pensée darwinienne est généralement bien connu des historiens des sciences. Une historiographie d'inspiration positiviste a d'ailleurs longtemps célébré cet épisode comme le face-à-face « final » entre une Raison scientifique triomphante et un obscurantisme religieux en plein ressac. Conflit entre une science en quête d'autonomie et des Églises chrétiennes espérant encore pouvoir censurer les découvertes

scientifiques, la publication de l'Origine des espèces est aujourd'hui analysée avec beaucoup plus de nuance par les historiens. Tant et si bien qu'on a aujourd'hui accès à une historiographie pro-darwinienne rédigée par des théologiens et des hommes d'Église (c'est le cas du dominicain français Jacques Arnould) et à une historiographie anti-darwinienne (mais non-créationniste !) rédigée par des révisionnistes agnostiques (c'est le cas du sociologue américain Rodney Stark). Je laisse au lecteur la liberté de prendre position dans ce débat historiographique jamais totalement clos¹. D'une portée plus modeste, cet article se propose avant tout de situer Darwin dans l'histoire religieuse et environnementale de l'Occident².

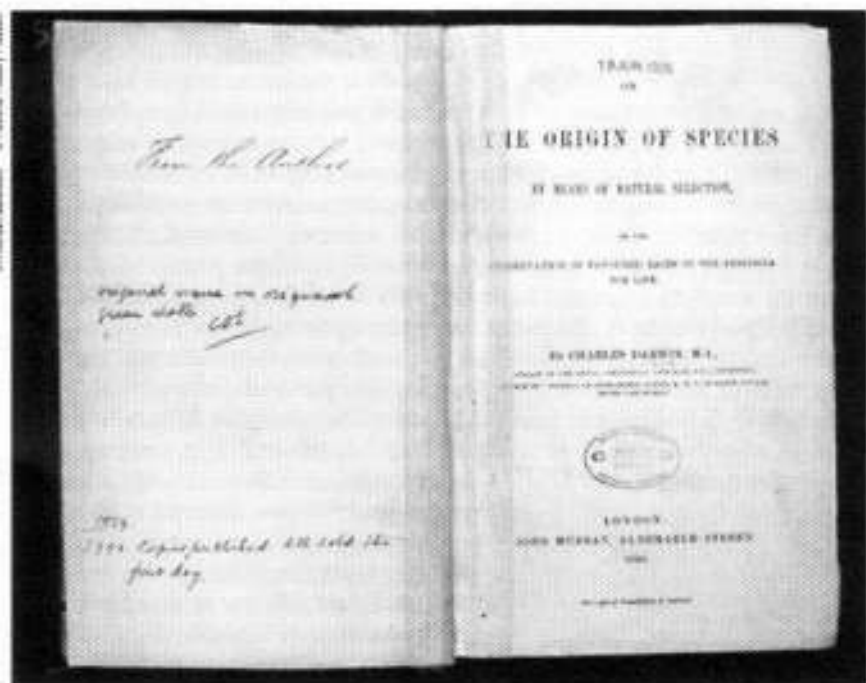
Fils d'un médecin de campagne, Darwin est né en 1809, à Shrewsbury, dans le



Charles Darwin

Shropshire. Issu de la génération née au tout début du XIX^e siècle, le jeune Charles a d'abord baigné dans une culture fortement colorée par le romantisme. Qui dit romantisme dit à la fois nostalgie pour des temps révolus, mais aussi exaltation du sentiment et du sentimentalisme. La jeunesse de Darwin coïncide en effet avec l'époque des Goethe, Chateaubriand, Hugo, Wordsworth et Scott. Or, le romantisme, c'est aussi une revalorisation de la nature. S'incarnant tantôt dans un pastoralisme (idéalisation de la vie rurale), tantôt dans une philosophie organiciste, tantôt dans une esthétique pittoresque, tantôt dans une quête du sublime flirtant parfois avec le mysticisme, cette revalorisation de la nature a emprunté diverses avenues. Parmi celles-ci, signalons le développement de la villégiature, l'essor du tourisme de plein-air, la popularité croissante des sociétés d'histoire naturelle, de même que la multiplication des « cabinets », collections et musées de sciences naturelles. Pour de nombreux membres des classes aisées, l'immersion dans la nature est à la fois un refuge, une expérience esthétique-religieuse, une activité intellectuelle divertissante, de même qu'un contrepoids à la vie factice, délétère et épuisante des villes.

Né à la campagne et ayant baigné dans cette ambiance, Darwin a été habité pendant presque toute sa vie par un mélange de romantisme et de pastoralisme. Allergique à la ville, le jeune Charles s'imaginer volontiers passer le reste de ses jours à la campagne. Au moment où il entame ses études



Première édition de The Origin of Species de Charles Darwin.

1. Jacques Arnould, op., Les créationnistes, Montréal, Fides, 1996, 128 p.; id., L'Église et l'histoire de la nature, Paris, Cerf, 2000, 130 p.; Rodney Stark, For the Glory of God: How Monotheism led to Reformations, Science, Witch-Hunts, and the End of Slavery, Princeton, Princeton University Press, 2003, 488 p.

2. Donald Worster, Nature's Economy: A History of Ecological Ideas, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, 507 p.; Clarence J. Glacken, Traces on the Rhodian Shore: Nature and Culture in Western Thought from Ancient Times to the End of the Eighteenth Century, Berkeley, University of California Press, 1967, 763 p.





sions: celle de son père (médecin de campagne) et celle de pasteur anglican. Il décide d'entreprendre des études en médecine à l'Université d'Édimbourg. Toutefois, il est rapidement révolté par la « brutalité » de la chirurgie et de la dissection. Aussi entreprend-t-il des études en théologie à Cambridge, non sans commencer à s'intéresser très sérieusement aux sciences de la nature (dès sa première année à Édimbourg, il s'était joint à un cercle d'études en histoire naturelle: la Société plinienne). Darwin rêve alors de devenir pasteur et naturaliste dans une paroisse rurale de l'Angleterre, espérant ainsi imiter l'une de ses idoles de jeunesse: le révérend Gilbert White, auteur de *l'Histoire naturelle de Selborne* (1789). Futur *clergyman* et amateur de sciences naturelles, Darwin fréquente alors des pasteurs-naturalistes comme les révérends John Henslow et Adam Sedgwick.

Comme la plupart de ses confrères, Darwin adhère alors volontiers à la théologie naturelle, système philosophique remis en honneur par le théologien anglais William Paley (1743-1805) et par le botaniste suédois Carl Linné (1770-1778). Il s'agit en fait d'une très ancienne tradition intellectuelle dans l'histoire environnementale de l'Occident. Parfois qualifiée d'écologie providentialiste, la théologie naturelle a connu ses heures de gloire au XVII^e siècle, avec les travaux du naturaliste anglais John Ray (*The Wisdom of God Manifested in the Works of the Creation*, 1691). Très proche de la thèse aujourd'hui défendue par les créationnistes (le dessein intelligent), cette tradition intellectuelle n'est pas spécifiquement judéo-chrétienne. De fait, elle emprunte très largement à la téléologie grecque, laquelle repose sur l'idée d'un cosmos providentiellement harmonique – cosmos crée, conçu et agencé une fois pour toutes par un être transcendant, une intelligence supérieure, un Dieu artisan. Ce genre de récit des origines se retrouve tantôt dans le *Timée* de Platon, tantôt dans la *Nature des dieux* de Cicéron, tantôt dans les premiers chapitres de la Genèse, tantôt dans l'œuvre des Pères de l'Église, des scolastiques médiévaux ou des apologistes chrétiens. Téléologique, cette tradition intellectuelle est également anthropocentrique. En effet, la finalité première de la nature créée par Dieu est de rendre possible la vie et le bonheur de l'homme. Les premiers versets de la Bible vont même plus loin, Yahvé sommant Adam et Ève d'être féconds et prolifiques, tout en

leur donnant le droit de disposer à leur guise de la Terre et de tous ses habitants (Gn 1, 28-30). Anthropo-centrique, cette Création divine est également hiérarchique et harmonique, chaque créature ayant été providentiellement conçue pour occuper une niche écologique et jouer un rôle spécifique dans l'économie de la nature, la sagesse divine ayant prévu quelles seraient les sources de nourriture et « qui » seraient les prédateurs de cette créature. Ainsi en est-il du ruminant se nourrissant de l'herbe des champs et « devant » finir sa vie sous les crocs des fauves – ou dans l'assiette de l'homme. Considéré par certains historiens comme une caution divine de la subjugation de la nature, comme la source de l'arrogance occidentale et comme l'origine de la crise environnementale contemporaine, cet anthropocentrisme judéo-chrétien s'accompagne cependant d'exigences morales, l'homme étant sommé par Dieu d'utiliser sagement les fruits de la Création³.

◆ ◆ ◆
**[La théologie naturelle] emprunte
très largement à la téléologie
grecque, laquelle repose sur l'idée
d'un cosmos providentiellement
harmonique – cosmos crée, conçu
et agencé une fois pour toutes
par un être transcendant,
une intelligence supérieure,
un Dieu artisan.**
◆ ◆ ◆

Bien sûr, on aurait tort de croire que cette vision optimiste, fixiste, providentialiste et anthropocentrique de la nature n'a jamais été remise en question. L'écologie providentialiste présente en effet un certain nombre d'incohérences et de zones d'ombre. Parmi celles-ci, mentionnons le problème philosophique de la violence et du mal terrestre, de même de l'existence de paysages inhabitables et incapables de supporter la vie. Ajoutons à ceci les contradictions croissantes entre le récit biblique et les découvertes de la science, notamment en ce qui a trait à l'âge de la Terre, à la lutte pour l'existence et au fixisme des espèces. Ainsi en est-il de la géologie « évolutionniste » de Lyell, de la botanique conflictuelle de Candolle et de la zoologie transformiste de Lamarck. Déjà présente chez des philosophes comme Lucrèce et Voltaire, une vision pessimiste de la nature tend à remettre en question le paradigme providentialiste et téléologique sous-jacent à la théologie natu-

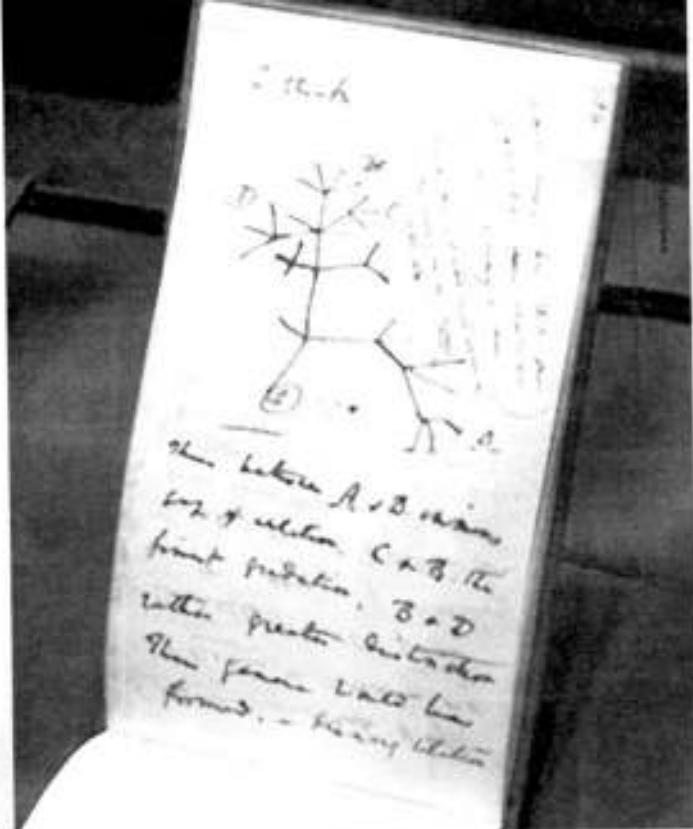
monique et si l'homme est sa créature chérie, pourquoi la nature est-elle si violente? Pourquoi la subsistance est-elle si difficile pour un si grand nombre d'êtres humains? Pourquoi un Dieu bienveillant, omniscient et omnipotent rend-t-il possible la guerre, la famine et les catastrophes naturelles? Pourquoi la fécondité du sol et la prodigalité de la nature finissent-elles par s'étioler?

Lorsque Charles Darwin se joint à l'équipage du H.M.S. *Beagle* à titre de naturaliste, le 27 décembre 1831, il ne sait pas qu'il va révolutionner la pensée religieuse et environnementale occidentale. Fasciné par l'exotisme de l'Amérique du Sud depuis qu'il a lu les récits de voyage d'Alexander von Humboldt, Darwin s'engage dans un périple autour du globe qui va durer cinq ans, abandonnant de ce fait son projet de devenir pasteur dans une paroisse rurale anglaise. Au cours de ce voyage, ses certitudes providentialistes vont voler en éclat. La rudesse des paysages et la diversité des espèces qu'il découvre sur l'archipel volcanique de Galápagos vont en effet l'amener à s'interroger sérieusement sur la cohérence de l'écologie providentialiste. Pourquoi un Dieu bienveillant et omniscient rend-t-il possible l'existence d'îles aussi laides, rudes et impitoyables que Galápagos? S'il est vrai que le nombre d'espèces a été fixé de manière définitive par le Créateur, comment se fait-il que, sur un archipel aussi petit et aussi pauvre que Galápagos, on retrouve jusqu'à treize variantes d'une même espèce d'oiseau, c'est-à-dire le pinson? S'il est vrai que chaque espèce est parfaitement adaptée à son environnement et effectue un « travail » spécifique, pourquoi certains pinsons de Galápagos se nourrissent-ils de graines à l'aide de becs volumineux, alors que d'autres se nourrissent d'insectes à l'aide des becs filiformes, et d'autres encore se nourrissent de fruits à l'aide de becs semblables à ceux des perroquets? Pourquoi une telle variété dans la morphologie et le régime alimentaire des pinsons de Galápagos? Comment se fait-il, qu'à Galápagos, des reptiles (iguanes, tortues) se nourrissent d'herbes et de cactus, effectuant ainsi le « travail » habituellement dévolu aux ruminants et aux cervidés?

3. D. Worster, op. cit., chap. 1-2; Lynn White Jr., « The Historical Roots of Our Ecological Crisis », *Science*, vol. 155 (1967): 1203-1207; David Spring, *Ecology and Religion in History*, New York, Harper & Row, 1974, 154 p.



Nous nous souvenons...



Premier croquis connu et dessiné par Darwin représente un arbre de l'évolution.

Comment un Dieu omniscient et omnipotent peut-il avoir aussi lamentablement échoué, Galapagos apparaissant à Darwin être l'antithèse exacte d'un ordre naturel providentiellement harmonique et rationnellement cohérent ?

Déjà ébranlé par les découvertes qu'il fait durant son séjour à Galapagos, Darwin effectue deux lectures qui vont transformer sa vision de l'économie de la nature : le second tome des *Principes de géologie* de Lyell et l'*Essai sur le principe de population* de Malthus. La conjugaison entre ces lectures et les observations accumulées à Galapagos amènent Darwin à concevoir dès 1844 sa théorie de l'évolution, de même que son « mécanisme » de sélection naturelle. Pur produit d'une Angleterre victorienne vivant à l'heure de la Révolution industrielle et adhérant aux grands « dogmes » du capitalisme (c'est-à-dire les bienfaits de l'individualisme, de la libre entreprise et de la « saine » concurrence), la théorie de Darwin nous présente une économie de la nature à la fois

violente et implacable, faite d'opportunisme, d'adaptation, de lutte pour l'existence et de survie du plus apte. Gardons-nous cependant de trop noircir le tableau. La théorie de Darwin, c'est aussi une nature à la fois fragile et créative - nature en constante évolution et qui se réinvente constamment, au point de rendre caduques les explications simplistes et réductionnistes. Le darwinisme, c'est aussi l'amorce d'une remise en question de l'anthropocentrisme judéo-chrétien. En dépit des controverses ayant entouré la publication de ses travaux, le timide Darwin a choisi de quitter un instant sa vie de *gentleman farmer* afin de faire face à la tempête. En mettant en évidence les liens de parenté entre l'homme et le singe, Darwin espérait réinsérer l'homme dans la nature, tout en tissant des liens de solidarité et de réciprocité entre les habitants de la biosphère⁴.

Frédéric Barriault

sens, le Traité était probablement beaucoup moins implacable que ce que les contemporains et des générations d'historiens ont cherché à démontrer.

Par contre, une chose demeure certaine : peu importe les qualités et les défauts du traité de Versailles, la patrie allemande vécut la défaite et les conditions de la paix comme un véritable affront. Ce qui choqua particulièrement les Allemands, ce fut le côté moralisateur du Traité. Par le biais de l'article 231, les Alliés considéraient l'Allemagne comme étant la principale responsable du déclenchement de la guerre. C'est cet article qui servait de prétexte aux représentants alliés pour réclamer des sanctions à l'égard de l'état allemand. Mais cette condamnation du Reich frappa les esprits car les soldats allemands étaient partis au front en 1914 avec la conviction qu'il s'agissait d'une guerre provoquée par l'ennemi⁵. Ce fameux article suscita plusieurs réactions dont la plus connue fut sans doute le refus de l'Allemagne de livrer les criminels de guerre que les gouvernements alliés souhaitaient juger.

Avec tout ce qu'il contenait, le Traité a aidé à exciter davantage le nationalisme allemand. Dès 1920, l'intellectuel français Jacques Bainville souligna le danger que représentait le Traité : « Tout est disposé pour faire sentir à 60 millions d'Allemands qu'ils subissent en commun, indivisiblement, un sort pénible. Tout est disposé pour leur donner l'idée et la faculté de s'en affranchir, et les entraves elles-mêmes serviront de stimulants⁶ ». Bainville avait vu juste. Au cours de la génération qui suivit, le nationalisme allemand se nourrit grandement de ce que contenait le traité de Versailles. Même si le Traité était probablement moins draconien que ce que l'historiographie a tenu à souligner pendant longtemps, il n'en demeure pas moins que le refus de l'ordre imposé à Versailles fut pour beaucoup dans le ralliement d'électeurs allemands à la droite nationaliste.

Nicolas Fournier
Cégep de Saint-Jérôme

4. Detlev J. K. Peukert, *La république de Weimar*, Paris, Aubier, 1995, p. 57 et Horst Möller, *La république de Weimar*, Paris, Tallandier, 2005, p. 160.

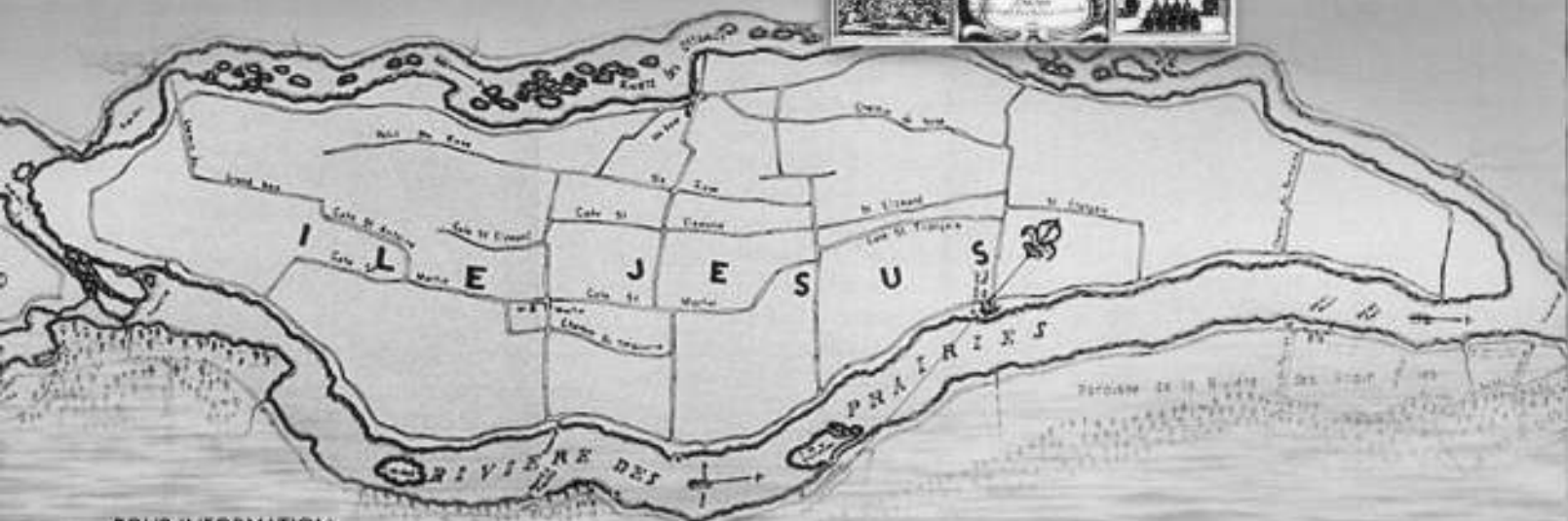
5. Jacques Bainville, *Les Conséquences politiques de la paix*, Paris, Fayard, 1920, p. 42.

Congrès écoresponsable de l'APHCQ 2009

27 au 29 MAI

Collège Montmorency, Laval

L'État, moteur du développement des civilisations



POUR INFORMATION

Viviane Gauthier

vgauthier@cmontmorency.qc.ca

APHCQ

Association des professeurs et des professeurs adjoints
des collèges du Québec

Conférence d'ouverture par M. Bernard Landry
«Les leçons du dernier demi-siècle pour améliorer l'avenir»